

JEAN-DE-CALAIS,

MÉLODRAME

A SPECTACLE, EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CAIGNIEZ;

*Représenté à Paris, pour la 1^{re}. fois, sur le Théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 4 janvier 1810;*

Musique de M. QUAISAIN;

Ballet de M. MILLOT.



PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre
Français, n^o. 51.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N^o. 46.

1815.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

JEAN-DE-CALAIS , armateur français.	M. FRÉNOY.
CONSTANCE , princesse de Portugal et femme de Jean-de-Calais	M^{lle}. LÉVÊQUE.
LE ROI de Portugal.	M. JOIGNY.
D. JUAN , prince de Portugal, neveu du Roi	M. DEFRESNE.
ISABELLE , duchesse d'Alméida, amie de Constance.	M^{lle}. LEROI.
ALPHONSE , enfant de quatre à cinq ans, fils de Jean-de-Calais et de Constance.	
RUSTAN , homme inconnu, dévoué à Jean-de-Calais.	M. GRÉGIN.
INÈS , suivante de Constance.	M^{lle}. MARTIN.
PÉDRO , pilote-côtier	M. RAFFILE.
BÉATRIX , femme de Pedro.	M^{lle}. LAGRÉNOIS.
ALVAR , confident de D. Juan.	M. DOUVRY.
UN OFFICIER du palais.	M. STOCKLEY.
LE CONTRE - MAÎTRE de Jean - de-Calais.	M. BARTHELMY.
Officiers, Gardes, Dames et Écuyers de la suite d'Isabelle.	
Matelots de Jean-de-Calais. Marins du port et habitants.	
Gens de D. Juan travestis en matelots. Femmes de matelots qui, avec les dames d'Isabelle, dansent dans le ballet.	

La scène est à Lisbonne, et l'action est censée se passer vers le 12^e. siècle.

Vu au ministère de la police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret impérial du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence le Secrétaire Ministre, en date de ce jour. Paris, le 10 novembre 1809.

Le Secrétaire général, signé SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter ce 14 novembre 1809.
Le Comte de l'État, l'Intendant de Police, Comte de l'Empire, signé DUBOIS.

JEAN-DE-CALAIS.



ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le port de Lisbonne. Sur l'un des côtés est une vieille tour qui sert de phare. Auprès de la tour est la maison du pilote-côtier. Au lever du rideau , le ciel est couvert de nuages , les flots sont agités , les éclairs brillent et le tonnerre gronde. C'est le matin au point du jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉDRO , quelques Marins du port , ensuite BÉATRIX.

PÉDRO ; *sortant de sa maison , aux marins qui viennent à lui.*

ALLONS , allons , alerte mes amis ; courez préparer la chaloupe , et nous nous embarquerons. Dépêchez-vous , je vais vous rejoindre. (*Les marins sortent.*)

BÉATRIX , *sortant de la maison.*

Eh mais , mon dieu , Pédro , te voilà déjà sur pied , après avoir tenu la mer hier toute la journée , et par le temps le plus épouvantable !

PÉDRO.

Que veux-tu , ma bonne Béatrix ? un pilote-côtier doit s'attacher à cela tous les jours. L'officier du port est venu m'avertir qu'un vaisseau , qu'on a signalé cette nuit , pourroit bien avoir besoin de secours. En effet , j'ai monté à la tour , et je l'ai distingué , qui se maintenoit avec beaucoup de peine , à quelque distance des grands ressifs. Il faut , parbleu , que le capitaine de ce vaisseau soit un habile homme , pour rester ainsi en panne par une mer aussi houleuse.

BÉATRIX.

Ne t'expose donc pas tant , mon cher Pédro ?

PÉDRO.

Ah ! bah ; hier la tourmente étoit furieuse , j'espère , et cependant personne n'a péri de l'équipage qui est venu briser à la côte.

BÉATRIX.

Ma foi , sans ta chaloupe , c'étoit fait de ces deux femmes et de ce pauvre petit.

PÉDRO.

A propos , comment ont-elles passé la nuit ?

BÉATRIX.

Fort bien , m'ont-elles dit ; car elles sont déjà levées. Le petit , qui est beau comme un amour , dort encore de tout son cœur.

PÉDRO.

Bon , bon , tant mieux. T'ont-elles dit aussi par quel hasard elles se trouvoient sur ce vaisseau , et ce qu'elles viennent faire à Lisbonne ?

BÉATRIX.

Elles sont sœurs , et le Portugal est leur patrie : Elles s'étoient embarquées dans un port de France. L'une d'elles , la mère de l'enfant , se dit la femme d'un matelot , et paroît fort inquiète d'un autre vaisseau sur lequel est son mari , et qui doit arriver dans ce port.

PÉDRO.

Peste ! pour la femme d'un matelot elle a fort bonne tournure.

BÉATRIX.

La belle merveille que la femme d'un matelot soit bien tournée ! Pardi ; tu n'étois encore que cela , quand je t'ai épousé , et certainement , sans me flatter , j'étois alors...

PÉDRO.

Une femme fort agréable , je le sais , ma bonne Béatrix ; mais , entre nous , tu n'avois pas , comme celle-ci , ce certain air qui...

BÉATRIX.

Qui... quoi ?

PÉDRO.

Eh bien , oui , cet air qui feroit croire que les habits d'une grande dame lui siéroient tout aussi bien que ceux qu'elle porte.

BÉATRIX.

Je n'ai pas remarqué cela du tout , moi.

PÉDRO.

Allons , allons , ne te fâche pas. Je pars ; embrasse-moi , et dis à notre étrangère que si le bâtiment que je vais reconnoître est celui qui l'intéresse , elle peut compter sur moi. (*Il embrasse sa femme.*)

BÉATRIX.

Va , mon cher Pedro , et que le bon Dieu te ramène sain et sauf. (*Pédro s'éloigne et Béatrix le suit.*)

PÉDRO , se retournant.

Tu ne rentres pas à la maison ?

BÉATRIX.

Tout à l'heure. Je veux te conduire jusqu'à la chaloupe. Bon , voilà nos voyageuses. (*Allant à la porte de sa maison.*) Mes bonnes amies , si vous avez besoin de moi , je vais revenir. (*Elle suit Pedro.*)

SCENE II.

CONSTANCE et INÈS, *sortant de la maison du pilote.*

(*Elles sont vêtues en femmes du peuple.*)

CONSTANCE, à Inès, *qui veut la retenir.*

Laisse-moi, ma chère Inès, je veux voir ci cet orage...

INÈS.

Vous voyez bien qu'il s'appaise; rentrez; car, malgré votre déguisement, c'est vous exposer, Madame...

CONSTANCE.

Chut. Appelle-moi ta sœur, et n'oublie pas de me tutoyer.

INÈS.

Je dirai ma sœur, puisque vous l'exigez; mais je ne pourrai jamais tutoyer la princesse de Portugal.

CONSTANCE, *vivement.*

Paix donc, encore une fois. (*Eclairs et tonnerre éloignés.*)
Quand cessera donc cet orage? Depuis deux jours, la mer horriblement agitée, le ciel toujours en feu, me font trembler pour le vaisseau de mon époux?

INÈS.

L'orage étoit bien plus violent hier, et cependant nous avons eu le bonheur d'échapper au naufrage. Le vaisseau de votre époux est beaucoup plus fort que celui qui nous a transportés ici. D'ailleurs, il connoit ces parages; c'est un marin si habile, si expérimenté, Jean-de-Calais enfin a bravé si souvent les tempêtes, que je ne serois pas étonnée qu'il ne vit qu'une simple bourrasque dans celle qui vous fait aujourd'hui trembler pour ses jours.

CONSTANCE.

Tu as beau dire Inès, je ne serai parfaitement heureuse que quand Jean-de-Calais pourra renoncer au perfide élément.

INÈS.

Ce que je ne conçois pas encore, c'est qu'au lieu de vous prendre sur son bord, votre époux vous ait laissée embarquer sur ce mauvais vaisseau qui ne pouvoit résister aux accidens d'une longue navigation.

CONSTANCE.

Je puis te le dire maintenant, ma chère Inès. Avant notre départ, tu te serois efforcée de combattre ma résolution, et c'est ce que j'ai voulu éviter. Je l'ai donc fait croire que mon embarquement avoit été convenu ainsi entre mon époux et moi; mais apprends qu'il ignore que je l'ai suivi et qu'il me croit encore à Calais.

INÈS.

Que me dites-vous? Ah! quel sera son étonnement quand il verra que vous l'avez devancé à Lisbonne.

O
CONSTANCE.

Je ne veux paroître à ses yeux que lorsque j'aurai vu l'effet de son arrivée dans ce pays. Si je suis trompée dans mon attente, je profiterai des facilités que m'offre ce déguisement, pour réparer mon imprudence. Quand je songe que pour ne plus voir Jean-de-Calais en but à la fureur des flots, j'assemble peut-être sur sa tête un orage plus terrible que tous ceux de l'Océan, je ne sais si je ne dois pas plutôt renoncer à mes projets. En effet, qu'avois-je à désirer ? Jean-de-Calais ignore encore qui je suis, et n'en est pas moins depuis six ans le plus empressé et le plus tendre des époux. Ah ! sans le désir de revoir mon père...

INÈS, voyant venir Béatrix.

Ma sœur, voilà notre obligeante hôtesse qui vient à nous.

SCÈNE III.

Les Précédens, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Eh bien, bonnes femmes, voilà le temps qui se calme enfin ; si le vaisseau dont le sort vous inquiète est celui que mon cher Pédro est allé reconnoître, il n'a plus de dangers à courir.

CONSTANCE.

Quoi ? il y a en vue du port un vaisseau qui veut y entrer ? A-t-on reconnu son pavillon ?

BÉATRIX.

On croit que c'est le pavillon de France.

CONSTANCE, à Inès.

Ah ! ma chère Inès ! (à Béatrix.) Et le brave Pédro est allé à sa rencontre ?

BÉATRIX.

Oui, oui, le cher homme vient de partir, et Dieu sait comme la vague le balotte à présent. A peine eut-il quitté le rivage, que j'ai perdu de vue sa chaloupe, comme si la mer l'avoit englouti.

CONSTANCE.

O ciel ! et vous n'avez pas frémi.

BÉATRIX.

Bon ! il en est revenu tant de fois que je n'y pense plus. Je sais bien qu'un jour il peut tout comme un autre... (à Constance.) Tiens, ma chère amie, ne parlons pas de ça. Si le malheur arrive, alors seulement il sera temps de me désespérer. Mais tu dois penser de même, toi, puisque tu es la femme d'un matelot, m'as-tu dit.

CONSTANCE.

Oui... ; mais je n'ai pas encore pu prendre sur moi...

(Elle jette un coup-d'œil à Inès qui sourit de la familiarité de Béatrix.)

BÉATRIX.

Eh bien, j'ai été comme ça. Mais, va, quand tu auras comme

moi vingt-cinq ans de mariage ; le vent, le tonnerre et les tempêtes ne t'empêcheront plus de dormir. Allons, allons, embrasse-moi, tu me plais, car je me reconnois à ton âge.

CONSTANCE, *se retirant un peu.*

Vous êtes trop...

BEATRIX.

Ne sois donc pas honteuse. Si je suis la femme d'un pilote-côtier, notre homme n'a-t-il pas été matelot aussi ? Je ne suis pas fière, vois-tu.

INÉS.

Vous pensez fort bien.

BÉATRIX.

Ah ! ça, mes bonnes amies, vous êtes portugaises, connoissez-vous quelqu'un ici ?

CONSTANCE, *hésitant.*

Pas... précisément. Cependant ce n'est pas la première fois que nous voyons Lisbonne. Sauriez-vous des nouvelles de Dona Isabelle d'Alméda ?

BÉATRIX.

De la duchesse d'Alméda, veux-tu dire, qui étoit l'amie intime de notre pauvre défunte princesse de Portugal, et qui, dit-on, la pleure encore tous les jours ?

CONSTANCE, *vivement.*

Vraiment ! on dit cela ?

BÉATRIX.

Où, tout le monde le dit. Ce n'est pas, j'imagine, comme d'une de vos connoissances que vous vous informez d'elle ? Une duchesse !

CONSTANCE, *avec embarras.*

Non, sans doute. Mais nous avons connu quelqu'un qui nous en a si souvent parlé... J'aurois été bien aise... Voilà pourquoi je...

BÉATRIX.

J'entends, j'entends. Eh bien, elle n'est point encore mariée, toute aimable qu'elle est. Mais les grands ne se marient pas ainsi.

CONSTANCE, *soupirant.*

Je le sais.

BÉATRIX.

Ce n'est pas comme nous autres : vous me plaisez, me voulez-vous ? Oui. Allons vite, la noce ; puis grand gala, violons et castagnettes. C'est charmant, n'est-ce pas, ma belle amie ? Voilà aussi, j'en suis sûre, toute l'histoire de ton mariage.

INÉS, *souriant.*

Où, où, à peu près.

BÉATRIX.

Pour en revenir à la duchesse Isabelle, on dit que notre bon

Roi, depuis la mort de sa fille, ne trouve de consolation que dans la société de cette dame, et cela par la raison, comme je vous le disois, qu'elle a été la meilleure amie de la princesse Constance.

CONSTANCE.

Vous me parlez de la mort de la princesse, on est donc convaincu ici qu'elle a cessé de vivre?

BÉATRIX.

Oh ! rien n'est plus certain qu'elle a péri dans les flots. Il y a cinq à six ans de cela. Elle s'avise, un beau matin, d'aller avec une des dames de sa suite, qu'on appeloit Inès, s'aventurer sur la mer, dans une petite barque, grande comme la main ; voilà tout à coup qu'il s'élève un orage épouvantable. Bonsoir ; la barque a été retrouvée le lendemain sur la côte, à quelques lieues d'ici ; elle étoit vide ; et la preuve que c'étoit la même barque, c'est qu'on y a trouvé le voile et un bracelet de la Princesse. Vous voyez donc bien que sa mort est certaine. D'ailleurs, s'il en étoit autrement, depuis six ans on auroit eu de ses nouvelles ; elle auroit écrit à son père, qui l'aimoit tant, à son cousin D. Juan, avec qui elle étoit à la veille de se marier, quand elle a disparu.

CONSTANCE, à part, d'un ton de mépris.

A D. Juan !

BÉATRIX.

C'est ce mariage-là qui auroit été beau ! Au reste, ce Prince n'en est pas moins aujourd'hui l'unique héritier de la couronne de Portugal. Aussi l'on peut dire qu'il est déjà plus Roi que le Roi lui-même, par son ascendant sur l'esprit de son oncle, qui, uniquement occupé de ses regrets, lui laisse presque tout le soin des affaires du royaume.

CONSTANCE, bas à Inès.

Ah ! c'est cet ascendant qui me fait trembler !

BÉATRIX.

Tenez, tenez, le hasard vous sert à merveille, la voilà, la Duchesse qui vient de ce côté. Restons ici, vous pourrez la considérer tout à votre aise.

CONSTANCE, bas à Inès.

Comment faire ? cette femme... (à Béatrix.) Comme j'ai une grâce à lui demander, ne vous étonnez pas si vous me voyez l'aborder ; mais il vous faudroit...

BÉATRIX.

M'en aller ; peut-être ? Non, non, je veux voir comment tu oseras... mais que je ne te gêne pas, fais-lui ta demande, je me tiendrai plus loin.

CONSTANCE.

Je vous en serai fort obligée.

BÉATRIX.

Oh ! je ne suis pas du tout curieuse, moi.

(Constance se cache de la figure ; soit avec son mouchoir, soit avec une partie de son vêtement.)

SCENE IV.

ISABELLE, CONSTANCE, INÈS, Ecuyers et Dames de la suite d'Isabelle, BÉATRIX, qui se tient un peu à l'écart.

(Isabelle va pour passer son chemin, avec son monde, Constance va aussitôt à elle.)

CONSTANCE.

Madame la Duchesse voudroit-elle s'arrêter un instant ? (à un écuyer qui veut l'écartier.) Il faut que je lui parle.

ISABELLE, s'arrêtant.

Que me vent cette femme ? (à écuyer.) Laissez... (à Constance qui s'approche.) Parlez, ma bonne, je vous écoute.

CONSTANCE.

Quand vous aurez fait écartier votre monde.

ISABELLE.

Je n'imagine pas que vous ayez rien à me dire qui ne puisse être entendu.

CONSTANCE.

Vous en jugerez autrement, quand vous aurez jeté les yeux...

(Elle lui tend la main, en lui indiquant de regarder une bague qui brille à son doigt.)

ISABELLE.

O ciel ! cet anneau...

CONSTANCE.

Chut !

ISABELLE, lui saisissant la main, avec la plus vive émotion.

Laissez-moi faire. (haut à son monde.) Mes amis, rien n'égale ma joie, un joyau précieux, que je croyois perdu depuis longtemps, vient d'être retrouvé. Cette honnête personne me le rapporte aujourd'hui ; mais il faut que je m'informe... Éloignez-vous ; vous m'attendrez au palais.

(Béatrix qui s'est rapprochée petit à petit se trouve auprès de Constance, au moment où la suite d'Isabelle se retire.)

CONSTANCE, se retournant à Béatrix.

Eh bien, Béatrix, ne m'aviez-vous pas dit...

BÉATRIX.

Que je me tiendrois plus loin, c'est vrai ; mais je vous le jure, c'est sans m'en apercevoir que je... ce n'est pas par curiosité au moins.

(Elle lui prend la main, pour regarder sa bague. Constance la lui retire vivement.)

ISABELLE, à Béatrix.

Laissez-nous, bonne femme.

BÉATRIX.

Oui, madame la Duchesse. (à part.) Il n'est pourtant pas si

Jean de Calais.

B

beau ce joyau-là. Hum ! il y a quelque chose là dessous. (*elle rentre chez elle.*)

SCENE V.

ISABELLE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE, *se découvrant le visage.*

Me reconnois-tu, ma chère Isabelle ?

ISABELLE.

O bonheur itespéré ! c'est vous, chère Princesse ! (*elle se précipite dans ses bras.*) Vous vivez ! n'est-ce point une illusion ? (*Constance lui montre Inès.*) Inès aussi ! Mais, par quel prodige ?... ce déguisement !..

CONSTANCE.

Parlons bas, ma bonne amie. Modère-toi et tâche de m'écouter.

ISABELLE.

Oui, parlez, chère princesse ; je vous ai serrée contre mon cœur, maintenant je puis vous entendre.

CONSTANCE.

Qu'à dit mon père de ma disparition ?

ISABELLE.

Il a été désespéré. Il est convaincu, comme tout le monde, que vous avez péri dans les flots, et il en est inconsolable. Ah ! quelle sera sa joie ! venez...

CONSTANCE.

Non, Isabelle. Je ne veux me monter à mon père que quand je serai certaine que les deux êtres, auxquels je suis liée par les nœuds les plus chers et les plus sacrés, ne courront en ces lieux aucun danger.

ISABELLE.

Quels sont-ils ?

CONSTANCE.

Mon époux et mon fils.

ISABELLE.

Qu'entends-je ? Vous êtes mariée et vous avez un enfant !

CONSTANCE.

Oui, ma fidèle amie, je suis mariée, je suis heureuse ; j'ai un enfant charmant que j'ai fait nommer Alphonse, du nom de son grand père. Je l'ai amené avec moi ; il est là, dans la maison du pilote, où il repose encore. Mon époux doit arriver aujourd'hui peut-être, mais il ignore que je l'ai devancé dans ce pays.

ISABELLE.

Je ne reviens pas de mon étonnement ! comment se peut-il...

CONSTANCE.

Écoute. Tu sais qu'on avoit arrêté mon mariage avec mon cousin D. Juan, et que le jour en étoit fixé. Cependant mon aversion pour D. Juan étoit extrême ; mais j'avois résolu d'im-

poser silence aux mouvemens de mon cœur et d'obéir sans murmurer. Le lendemain d'une fête brillante que D. Juan m'avoit donnée, le jour commençoit à peine, que pour me distraire de la contrainte de la veille, je descendis du palais, seulement accompagnée d'Inès. Nous nous égarons dans le parc, et nous arrivons sur le bord de la mer, j'aperçois une barque foiblement attachée au rivage, il me prend fantaisie d'y mettre le pied, sans autre but que de varier les objets de ma distraction. Je n'avois point remarqué que le ciel étoit couvert de sombres nuages; profondément absorbée dans mes tristes pensées, je ne voyois point, je n'entendois point Inès, qui m'avoit suivie, et qui s'efforçoit de me faire sentir le danger de mon imprudence. La barque se détache; à peine avons-nous quitté la rive que l'orage se déclare, et nous interdit tout espoir de regager la terre. Au plus fort de la tempête, un corsaire des côtes de Barbarie rencontre notre barque, et nous prend sur son bord.

ISABELLE.

O ciel! vous ne vous êtes point empressée de déclarer qui vous étiez et de promettre la plus riche rançon?

CONSTANCE.

Nous n'en eûmes pas le temps; car un autre vaisseau survint, et attaqua le corsaire. On se battit avec acharnement. Le bruit affreux des armes, les imprécations, les hurlemens des Barbaresques, les cris de fureur des assaillans, mêlés et confondus avec le bruissement des vagues et les éclats du tonnerre, nous glaçoient d'épouvante et d'horreur. Le chef des pirates, désespérant de la victoire, et écumant de rage, accoust à nous, lève sur moi son poignard tout sanglant...

ISABELLE.

Grand dieu!

CONSTANCE.

Lorsque le commandant de l'autre vaisseau survient, porte un coup terrible, et renverse à ses pieds ce brigand féroce.

ISABELLE.

O justice du ciel!

CONSTANCE.

Cet ange libérateur étoit ce Jean-de-Calais, qui, jeune encore, est le plus fameux marin de notre temps. On remarquoit à côté de lui un intrépide matelot, qui, depuis le commencement de l'action, ne le perdoit pas de vue, et paroît souvent les coups qui menaçoient son chef. Tout l'équipage du corsaire est forcé de se rendre, on brise nos fers, et l'on nous transporte sur le bord du vainqueur. Le matelot dont j'avois admiré le dévouement, passe auprès de moi, me considère un instant, s'approche, et me dit à voix basse: « Vous êtes la princesse de Portugal. » Un mouvement irrécusable me fait lui répondre qu'il se trompe; mais il ajoute: « Ne craignez

« rien, Madame, je ne dirai pas qui vous êtes. » A ces mots, il s'éloigne et ne reparoit plus. Bientôt Jean-de-Calais lui-même vient à nous, paroît touché de notre situation, nous prodigue ses consolations, et mille offres de service. Un trouble inconnu m'agite à la vue de cet homme généreux, tandis qu'en pensant à ma patrie, je n'y vois plus que l'odieux D. Juan qui m'attend pour combler mon malheur. Jean-de-Calais poursuit sa route, et les sentimens estimables qu'il ne cesse de me témoigner.... Enfin, te le dirai-je, Isabelle ? j'y fus sensible, il m'offrit sa main, et je l'acceptai.

ISABELLE.

Quoi ? c'est Jean-de-Calais que vous avez épousé ! Et lui avez vous appris votre naissance ?

CONSTANCE.

Aurois-je pu l'épouser, s'il l'avoit connue ? Il l'ignore encore, et n'en a même aucun soupçon.

ISABELLE.

Et vous ne craignez pas, en reprochant ici, qu'on ne veuille rompre des nœuds qui ne sont assortis que par l'amour ?

CONSTANCE.

Eh n'ai-je pas un enfant ?.. Je ne viens point réclamer les droits de ma naissance ; je ne veux que tomber aux genoux de mon père, implorer de sa bonté, pardon pour moi, grâce pour mon époux, et tendresse paternelle pour cette innocente créature qui lui tient d'aussi près que si j'avois épousé le plus grand des monarques. Mais avant de quitter ce déguisement, et de m'offrir à ses yeux, je voudrois qu'il apprit seulement que j'existe encore, et que je suis épouse et mère.

ISABELLE.

De quelle manière désirez-vous qu'il l'apprenne ?

CONSTANCE.

L'arrivée de mon époux dans ce port l'en instruira, et voici comment. Lorsqu'il fut question, il y a quelques mois, de son prochain embarquement, j'obtins de lui qu'il me fit peindre avec mon enfant sur la poupe de son vaisseau, dans des proportions assez grande pour que cet objet pût frapper de loin tous les yeux. Cela fut exécuté au gré de mes desirs, la ressemblance est parfaite. Je savois d'ailleurs que dans ce voyage, il devoit plus particulièrement s'arrêter dans le port de Lisbonne. Ainsi tu prévois que si son vaisseau se montre ici, on ne manquera pas de remarquer sur sa poupe cette peinture inusitée.

ISABELLE.

Je n'en fais aucun doute. Mais comment après cela...

CONSTANCE.

Cessons cet entretien, ma chère Isabelle, car on finiroit par s'étonner de me voir te retenir si long-temps. Tu viendras

me retrouver ce soir dans la maison du pilote-côtier où nous logeons eu attendant.

ISABELLE.

Mais vous ne pouvez point rester là ; il faut vous introduire au palais.

CONSTANCE.

Au palais ? Comment , sans m'exposer....

ISABELLE.

Ecoutez. Le Roi a permis, pour la première fois depuis six ans, qu'on célébrât aujourd'hui par des fêtes l'anniversaire de sa naissance.

CONSTANCE.

Pour la première fois, dis-tu ? O mon père, il semble qu'un secret pressentiment t'avertit que je suis auprès de toi !

ISABELLE.

Les portes du palais seront ouvertes, le peuple aura la liberté d'y pénétrer et de se répandre par tout ; vous vous mêlerez dans la foule, et vous vous rendrez dans le bosquet d'orangers, où je vous attendrai. Alors je vous conduirai dans le joli pavillon qui est tout auprès et que vous connoissez : moi seul en ai la clé.

CONSTANCE.

A quelle heure l'entrée du palais sera-t-elle permise à tout le monde ?

ISABELLE.

Dans deux heures au plus tard.

CONSTANCE.

Et bien, dans deux heures au bosquet d'orangers.

ISABELLE.

Deux heures encore, ma chère Constance, avant que je puisse, sans contrainte, vous exprimer toute l'ivresse que me cause votre retour inattendu ! (Elle sort.)

SCENE VI.

CONSTANCE, INÈS, PÉDRO et Marins du port.

CONSTANCE.

Ah ! voilà le pilote... (à Pédro qui entre.) Eh bien, mon brave homme, quelle nouvelle de ce vaisseau ?

PÉDRO.

Bonne. Vous allez le voir arriver. Peste ! c'est un superbe bâtiment. Au surplus, cela doit être, c'est celui de Jean-de-Calais.

CONSTANCE, avec joie.

De Jean-de-Calais !

PÉDRO.

Oui, de ce fameux marin français, à qui Calais, sa patrie, a permis d'ajouter son nom au sien ; en considération de ses services. J'ai remarqué sur la poupe de son vaisseau une chose assez

curieuse, c'est une bannière qui y est attachée, et sur laquelle on a peint une très-belle femme, avec un petit garçon qui repose sa tête sur les genoux de sa mère.

CONSTANCE, à part.

Fort bien, d'autres le remarqueront aussi. (*Haut.*) Et Jean-de-Calais n'a couru aucun danger ?

PÉDRO.

Aucun. Si fait, pourtant, il a bien manqué... Mais ça été l'affaire d'un instant, il n'y paroît plus.

CONSTANCE.

Comment donc ?

PÉDRO.

Il étoit sur le tillac ; un coup de vent survient, vous l'enlève et le jette à la mer.

CONSTANCE.

O ciel !

PÉDRO.

Heureusement un matelot qui se trouvoit là, se précipite, plonge, rattrape Jean-de-Calais et le ramène. Ainsi, ce n'est qu'un bain qu'il a pris : il a changé d'habits, et se trouve maintenant frais et gaillard, comme si de rien n'étoit.

CONSTANCE.

Je respire !

PÉDRO.

Je n'avois pas encore atteint le vaisseau quand le coup est arrivé, sans cela j'aurois pu... Mais, ma foi, il faut convenir que je ne m'en serois pas mieux acquitté que ce matelot que j'ai vu plonger. Il faut qu'il soit un fier nageur, car la mer lançoit de terribles lames. (*Se retournant.*) Oh ! oh ! voilà que le vaisseau est entré dans le port. Allons, il faut aller aider à amarrer. (*Aux marins du port.*) Suivez-moi, vous autres. (*Il s'éloigne avec eux.*)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, INÈS.

INÈS, à Constance.

Nous rentrons, sans doute, Madame ?

CONSTANCE.

Un moment. Il sera temps quand on débarquera. Je veux, s'il est possible, voir de loin mon époux. (*Regardant vers la coulisse.*) Ah ! regarde, ma chère Inès, le voilà, c'est lui ! tiens, vois-tu sur le tillac ? Que mon cœur est troublé ! Tenons-nous un peu à l'écart.

SCENE VIII.

Les Précédens, JEAN-DE-CALAIS sur le vaisseau, dont la poupe se montre en ce moment dans le fond, une grande partie du bâtiment restant cachée par la coulisse. On voit suspendue à la poupe la bannière où sont les portraits de Constance et de son fils. Matelots du vaisseau, parmi lesquels est RUSTAN, PÉDRO et Marins du port, BÉATRIX.

BÉATRIX, sortant de sa maison.

Ah! bon, voilà ce vaisseau. Voyons donc si mon cher Pédro...

(Elle va regarder au fond. Les marins du port apportent des cordages et des planches. On amarre et l'on débarque, plusieurs matelots descendent sur le rivage. Jean-de-Calais reste sur le tillac et surveille la manœuvre.)

INÈS, bas à Constance.

Croyez-moi, Madame, il est imprudent de rester ici.

CONSTANCE, regardant toujours le vaisseau.

Oui... nous rentrons.

(Parmi les matelots descendus à terre, on distingue Rustan. Il s'éloigne de ses camarades, aperçoit Constance et Inès, et témoigne de la surprise.)

RUSTAN, à part.

Je ne me trompe pas. Mais elle n'étoit pas sur notre bord! Seroit-elle ici à l'insu de son époux?

CONSTANCE, bas à Inès.

Comme cet homme me considère!

PÉDRO, en passant, à Rustan.

Mon compliment, camarade, tu plonges à ravir.

RUSTAN.

Il s'agissoit de sauver Jean-de-Calais.

CONSTANCE, vivement.

Ah! c'est donc vous, brave matelot...

RUSTAN.

Oui... (mystérieusement.) Oui, Princesse.

CONSTANCE, à part.

O ciel! (Rustan la salue et s'éloigne.)

BÉATRIX, qui a remarqué Rustan.

Cet air mystérieux, cette marque de respect...

CONSTANCE.

Quel est cet homme? Ses traits ne me sont point inconnus.

INÈS.

A moi non plus, Madame.

BÉATRIX, à part.

Madame! et tantôt c'étoit sa sœur.

INÈS.

Bon! voilà votre fils qui vient à nous.

SCENE IX.

Les Précédens , ALPHONSE , *sortant de la maison.*

CONSTANCE.

Pourquoi sortir , Alphonse ? Je te l'avois défendu.

ALPHONSE , *apercevant le vaisseau.*

Ah ! vois donc , Maman , le vaisseau de mon père !

CONSTANCE.

Oui , mais rentrons. Viens vite.

ALPHONSE.

Tiens , le voilà mon père ; il descend , courons au-devant de lui.

CONSTANCE , *le prenant vivement par le bras.*

Viens donc , nous le verrons plus tard. (*Elle l'entraîne dans la maison. Inès les suit.*)

BEATRIX , *à part.*

Eh mais , mon dieu ! je crois que j'ai fait une sottise , moi , de parler tantôt si familièrement à ces femmes ! Allons bien vite m'assurer de ça. (*Elle rentre chez elle.*)

SCENE X.

JEAN-DE-CALAIS , UN CONTRE-MAITRE , Matelots.

JEAN , *descendant à terre le dernier.*

Eh bien , mes amis , vous voyez que nous arrivons à bon port ; nous avons été furieusement balottés ces deux jours-ci ; et si nous n'avions pas habilement manœuvré , ma foi... Au reste , tout le monde a fait son devoir , je suis content. En conséquence , je vous annonce qu'il y a double paye pour trois jours.

TOUS LES MATELOTS.

Vive Jean-de-Calais ! vive notre brave commandant !

JEAN.

C'est fort bien , mes amis ; mais pour que je vive , il ne faut pas qu'il me vienne encore de ces coups de vent comme celui de tantôt , qui m'a fait faire cette terrible culbute. Je n'aurai pas toujours là , à côté de moi , un homme... Mais où est-il donc cet intrépide nageur ?

LE CONTRE-MAITRE , *cherchant autour de lui.*

Il étoit encore là , tout à l'heure , commandant.

JEAN.

Pourquoi ne l'ai-je pas vu depuis ? Contre-maitre , savez-vous comment se nomme ce matelot ?

LE CONTRE-MAITRE.

C'est Rustan.

JEAN.

Rustan ! Je m'en doutois. C'est cet original que nous trouvons toujours à bord quand nous sommes en mer , puis qui disparaît et qu'on cherche vainement dès que nous débarquons quelque part.

LE CONTRE-MAITRE.

Lui-même. Il tutoie tout le monde. , jusqu'à ses chefs ; et je ne serois pas étonné qu'il vous tutoyât aussi , mon commandant.

JEAN.

Bon , bon ! j'aime les gens de ce caractère , moi. Allons , qu'on le cherche , et qu'il vienne aussitôt.

LE CONTRE-MAITRE.

A présent que nous voilà débarqués , il n'est pas sûr qu'on le trouve.

JEAN.

Eh ! que diable , si ce n'est point un esprit follet , il faut bien qu'il soit ici quelque part. Qu'on le cherche. (*Deux ou trois matelots s'éloignent.*) Je lui dois un grand remerciement , parbleu ! Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je lui suis redevable. Quand j'attaquai , il y a six ans , cet infâme corsaire , qui , parmi ses captives , retenoit Constance et sa compagne , j'ai remarqué ce même matelot se battant auprès de moi comme un enragé ; et je crois même que , dans cette affaire , il m'a sauvé plus d'une estocade.

LE CONTRE-MAITRE.

Commandant , voilà le matelot que vous avez demandé.

JEAN , regardant entrer Rustan.

Justement , c'est mon homme.

SCENE XI.

Les Précédens , RUSTAN.

RUSTAN.

Qu'est-ce que tu me veux , Jean-de-Calais ?

JEAN.

Eh ! parbleu , je veux . . . l'embrasser d'abord. (*Il l'embrasse.*)

RUSTAN.

Tu ne pouvois me faire plus de plaisir.

JEAN.

Mais ce n'est pas tout , Rustan ; je te dois une récompense.

RUSTAN.

Tu ne me dois rien du tout.

JEAN.

Comment , diable , n'est-ce rien que la vie que tu m'as sauvée.

RUSTAN.

Belle bagatelle !

JEAN.

Tu appelles cela une bagatelle , toi ?

RUSTAN.

Oui , une bagatelle ; non pas sans doute pour celui qui reçoit ce service , mais pour celui qui le rend. Est-ce que tu laisserois périr sous tes yeux quelqu'un que tu pourrois sauver ?

Jean.

C

JEAN.

Non, ventrebleu!

RUSTAN.

Eh bien, tu vois donc que tu ne sais ce que tu dis, quand tu prétends me devoir une récompense.

JEAN, *au Contre-Maitre.*

Voilà un drôle de corps (*A Rustan.*) Ah ça, Rustan, il faudra cependant bien que tu acceptes de moi quelque chose.

RUSTAN.

Rien.

JEAN.

Si fait, si fait; ou je me trompe fort, ou tu ne refuseras pas ce que j'ai à t'offrir.

RUSTAN.

Qu'est-ce que c'est?

JEAN.

Mon amitié. (*Il lui tend la main.*)

RUSTAN, *la lui saisissant.*

Homme généreux! (*se frappant sur le cœur.*) Il y a long-temps que tu es là, Jean-de-Calais, et c'est à la vie et à la mort.

JEAN.

Je ne vois pas par quel motif...

RUSTAN.

Tu parles du léger service que je viens de te rendre, tu en as rendu bien d'autres dans ta vie, toi?

JEAN.

A qui?

RUSTAN.

Tu ne t'attends pas, j'espère, que je puisse te citer tous les heureux que tu as faits, les services signalés que tu as rendus au commerce, en purgeant les côtes de ta patrie, de l'Espagne et du Portugal, des Pirates qui les infestoient. Quant à tes bienfaits particuliers, je n'en citerai qu'un. Tu te rappelles sans doute l'île de Lobos, l'une des Canaries, où s'est maintenue jusqu'à ce jour une coutume barbare, qui veut que le corps d'un débiteur, mort insolvable, reste sans sépulture, jusqu'à ce qu'il plaise à quelque âme généreuse de payer ses dettes.

JEAN, *aux matelots qui l'entourent.*

Je sais ce qu'il veut dire. Aucun de vous, je crois, mes amis, n'étoit encore de mon équipage, lorsque j'abordai sur cette île, il y a bien dix ans de cela. Quelle fut ma surprise, en effet, quand j'entrai dans la ville, de voir étendu au milieu de la place le corps d'un malheureux expiré naturellement de la veille, et surtout lorsqu'on m'expliqua la loi cruelle qui condamnoit sa dépouille mortelle à rester là sans sépulture, pour le supplice de ses concitoyens plutôt que pour le sien! Mais mon indignation fut au comble, quand j'appris que le pauvre diable avoit été un très-honnête négociant, que des pertes successives avoient

réduit à la nécessité de manquer à ses engagements. Ma foi, je ne pus tenir à cette atrocité, je payai sa dette, et le fis inhumer sur-le-champ. (*A Rustan.*) Si tu appelles cela un grand service, je ne pense pas que l'obligé vienne jamais m'en faire ses remerciemens.

RUSTAN.

Qu'en sais-tu ?

JEAN, *vivement.*

Hein ?

RUSTAN.

Sans doute. Crois-tu donc n'avoir obligé que lui ? Sais-tu si cet infortuné ne laissoit pas une famille, des enfans, qui, grace à ton bienfait, ont pu se relever de leur état misérable, et reprendre avec honneur le commerce de leur père ?

JEAN.

Tant mieux si c'est ainsi; mais tu n'en sais rien, n'est-ce pas ? ni moi non plus, car dès le soir même j'avois remis à la voile.

RUSTAN.

Je pourrois te rappeler encore ta générosité envers ces malheureuses captives sur un vaisseau corsaire que tu venois de couler à fond.

JEAN.

Ah ! doucement, mon ami, c'est bien différent ! L'une de ces captives n'avoit eu besoin que d'un coup-d'œil pour me tourner la tête. Mille tonnerres ! sais-tu que j'aurois donné tout mon sang et ma vie pour Constance ! Cela ne s'appelle pas de la générosité, j'étois amoureux.

RUSTAN.

Mais tu l'as épousée sans connoître ni son pays, ni sa naissance.

JEAN.

Oui; mais non pas sans connoître ses nobles sentimens et son aimable caractère. Qu'avois-je besoin d'en savoir davantage ? J'ai très-bien fait, je t'en réponds ; car voilà six ans que cette femme adorable me rend le plus heureux des hommes ?

RUSTAN.

Et cependant, il n'y a pas d'années que tu ne la quittes pour plusieurs mois.

JEAN.

Que veux-tu ? c'est ma destinée. Il faut que je fasse marcher ensemble mon amour pour Constance, et ce que je dois à ma patrie. Jusqu'à présent, j'ai su concilier assez bien l'un et l'autre. Chaque fois qu'il me faut quitter ma femme et mon enfant, c'est, j'en conviens, un rude moment à passer; mais aussi quand mon vaisseau rentre au port, que je vois ma femme accourir dans mes bras, et mon petit marmot s'accrocher à mes jambes, jusqu'à ce que je l'enlève à ma hauteur pour le baiser avec transport, alors la joie, les larmes, une ivresse folle... Ah ! mon

ami , il faut avoir voyagé loin des objets qui nous sont chers , pour se figurer ce bonheur-là.

RUSTAN.

Oui , c'est la vérité. Adieu , Jean-de-Calais ; maintenant que te voilà débarqué , mon service de matelot ne t'est plus nécessaire , je te laisse. Au revoir. (*Il va pour sortir.*)

JEAN.

Allons , le voilà qui s'échappe encore ! (*courant le retenir.*) Eh ! quoi , tu acceptes mon amitié , et tu me quittes !

RUSTAN.

Non , mon ami : si tu restes ici , j'y reste ; si tu pars , je pars. Je ne veux plus te perdre de vue.

JEAN.

Viens donc loger avec moi.

RUSTAN.

Cela ne se peut pas. J'ai des personnes à voir dans cette ville. Quand tu voudras de mes nouvelles , tu en trouveras à l'auberge du Vaisseau Amiral.

JEAN.

Si l'auberge est bonne , je peux bien y descendre aussi.

RUSTAN , *le regardant avec un air de réflexion.*

Toi ? ... non ... je ne crois pas que ce soit là que tu loges ?

JEAN.

Cela dépend de moi , j'espère.

RUSTAN.

Peut-être.

JEAN.

Comment , peut-être ?

RUSTAN.

Oui , il peut survenir telle circonstance ... Ecoute , Jean-de-Calais , j'ai un peu par fois le don de lire dans l'avenir. Par exemple , en ce moment , je prévois pour toi , dans ce pays , une aventure extraordinaire.

JEAN.

Est-ce que tu prétends être sorcier , par hasard ?

RUSTAN.

Non , mais j'ai de l'expérience , du coup d'œil et de l'observation : avec ces trois choses , on voit très-loin. Adieu.

JEAN , *le retenant vivement.*

Eh bien , eh bien ? tu t'en irois comme cela ! Attends donc , que diable ... Que doit-il m'arriver selon toi ?

RUSTAN.

Je ne le sais pas précisément. Mais la chose peut tourner à bien , et je l'espère.

JEAN.

Ah ça ! tu vas m'expliquer sans doute ...

RUSTAN.

Quand tu auras eu ton premier entretien avec le roi de Portugal. (*Il va sortir.*)

JEAN, *le retenant encore.*

Avec le Roi ! Es-tu fou ? Je n'ai rien démêler avec le roi de ce pays, moi.

RUSTAN.

Je te dis qu'il voudra te voir et te parler. Tu n'auras pas, je pense, l'impolitesse de lui refuser cette satisfaction.

JEAN.

Mais qui es-tu donc pour me parler ainsi ?

RUSTAN.

Je me nomme Rustan, je suis ton ami, et, je te le répète, tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Au revoir. (*Il sort.*)

SCENE XII.

JEAN-DE-CALAIS, Matelots, PÉDRO, Habitans, Officiers du Palais.

(*A la fin de la scène précédente, on a vu du monde se rassembler dans le fond, pour considérer la peinture du vaisseau. Des Officiers surviennent et se mêlent aux habitans.*)

JEAN, *regardant sortir Rustan.*

Voilà, sur ma parole, un être bien singulier ! Mais pourquoi me suis-il partout, et s'attache-t-il à moi comme mon ombre ? Il vient de me rappeler mon aventure de l'île de Lobos ; comment l'a-t-il apprise ? auroit-il quelque raison d'y prendre intérêt ? Je le croirois assez, vraiment.

(*On aperçoit dans le groupe qui est rassemblé devant le vaisseau, plusieurs personnes qui ont l'air de se parler mystérieusement, en indiquant la peinture.*)

PLUSIEURS voix du groupe.

C'est elle. Oui, c'est elle.

UN OFFICIER, *confidemment à un autre officier, en se retirant du groupe.*

Certainement, c'est-elle. Allons promptement. . . (*Les deux officiers sortent.*)

JEAN, *se retournant.*

C'est-elle, disent-ils ? Et ils sont là tous en admiration devant le portrait de ma femme ! La connoîtrait-on dans ce pays ? Serait-ce donc là le motif du désir de Constance d'avoir son portrait sur sa poupe ? ce désir qui ne m'a paru d'abord qu'une fantaisie sans conséquence. . . Oh ! c'est cela, je suis dans sa patrie. Voyons donc que je m'informe. Bon ! je vois le pilote-côtier qui pourra. . . (*appelant Pédro.*) Holà, pilote ; un mot, je t'en prie.

PÉDRO, *accourant.*

Plait-il, commandant ?

JEAN.

Qu'est-ce que tout ce monde veut dire par ces mots : C'est-elle, c'est-elle.

PÉDRO.

Mon commandant, chacun se dit là-bas qu'il ne faut pas parler de cela tout haut. D'ailleurs, comme vous devez le savoir mieux que personne, il est inutile. . .

JEAN.

Eh non, morbleu, je ne sais rien.

PÉDRO.

Ah! bah, vous ne savez rien.

JEAN.

Non, de par tout les diables. Explique-moi donc. . .

PÉDRO.

Quoi! vous ne savez pas que cette femme si bien peinte sur la poupe de votre vaisseau. . .

(Il s'interrompt en voyant sa femme accourir à lui.)

SCENE XIII.

Les Précédens, BÉATRIX.

(Béatrix tire vivement Pédro à l'écart et lui parle bas.)

JEAN, à part.

Eh bien, il me laisse là, à présent! (Il observa Pédro et Béatrix.)

PÉDRO, à Béatrix.

Quoi! c'est elle!

BÉATRIX.

Chut!

JEAN, à part.

Allons, encore!

PÉDRO.

Mais cela n'est pas croyable. Tu es bien sûre que c'est...

BÉATRIX.

Paix donc.

PÉDRO.

Mais...

BÉATRIX.

Paix donc, te dis-je. Je m'y suis si bien prise, qu'elle a été forcée de me l'avouer.

JEAN, à part.

De qui parle-t-elle!

BÉATRIX, montrant des pièces d'or dans sa main.

Et voilà pour notre silence.

PÉDRO, émerveillé.

Que vois-je? de l'or! en si grande quantité? Oh! oui, oui, c'est elle.

JEAN, à part.

Toujours c'est elle! (haut.) Écoute donc, Pilote, t'aperçois-tu que j'ai la complaisance d'attendre que tu aies fini?

PÉDRO, *hors de lui.*

Mille pardons, commandant ; c'est que , voyez-vous... c'est une chose qui... j'en suis vraiment. . . oui. . . je. . . c'est. . .
(à Béatrix.) Rentrons , Béatrix. (Prenant le bras de sa femme et l'emmenant.) Sais-tu, femme , que c'est un trésor qui est tombé là chez nous ! (Ils rentrent chez eux.)

SCENE XIV.

JEAN-DE-CALAIS, le Monde, dans le fond.

JEAN.

Mais c'est pour me faire damner ! Parbleu , je commence à m'apercevoir que mon original de Rustan avoit raison de dire qu'il m'arriveroit ici quelque chose d'extraordinaire. Il ne me manquera plus que d'être mandé chez le Roi, à présent.

SCENE XV.

Les Précédens , UN OFFICIER, en grande tenue.

L'OFFICIER.

N'êtes-vous pas Jean-de-Calais , le commandant du vaisseau qui vient d'arriver dans ce port ?

JEAN, après avoir regardé l'officier de la tête aux pieds.

Moi-même.

L'OFFICIER.

Le Roi désire avoir avec vous un entretien particulier. Faites-moi la grâce de m'accompagner au palais.

JEAN, s'écriant

Eh bien , nous y voilà ! (à l'Officier.) Le Roi veut me parler , dites-vous ?

L'OFFICIER.

Oui, Jean-de-Calais ; et je crois bien que vous n'aurez qu'à vous féliciter de cette entrevue. Comme vous serez peut-être obligé de l'attendre quelque temps , le Roi m'a chargé aussi de vous recommander la plus grande discrétion , jusqu'à ce qu'il ait pu s'expliquer avec vous.

JEAN.

Oh ! je serai fort discret , je vous le garantis ; car je ne sais pas du tout ce qu'on me veut.

L'OFFICIER.

Très - bien , commandant ; voilà justement comme il vous faut parler à tout autre qu'à Sa Majesté. Venez , je vous en prie.

JEAN.

De tout mon cœur , parbleu ! puisqu'il n'y a que ce moyen de savoir enfin ce que tout cela veut dire. (à lui-même.) Il faut convenir que ce Rustan est un singulier homme,
(Il sort avec l'Officier, tandis que tout le monde du fond se rapproche et se range pour le voir en aller.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le jardin du palais. Il y a, dans le fond à gauche, un pavillon d'une architecture élégante, et dont la porte est fermée.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ISABELLE, ALPHONSE, INÈS.

ISABELLE.

ARRÊTONS-NOUS ici. Nous voilà parvenues jusqu'à ce pavillon, sans avoir excité l'attention de personne. La foule qui vient d'entrer dans ce jardin pour jouir de la fête, se porte en ce moment de l'autre côté du grand canal. Elle se rassemble tumultueusement sur le passage du Roi qui sort avec D. Juan, pour aller au port contempler votre portrait.

CONSTANCE.

Ah! ma chère Isabelle, de quel trouble cette attente remplit mon cœur ?

ISABELLE.

Ouvrons. *(elle va ouvrir le pavillon.)*

ALPHONSE.

Maman, quand verrons-nous donc mon père ?

CONSTANCE.

Bientôt, bientôt, mon fils; mais silence.

ALPHONSE, *voyant le pavillon ouvert.*

Ah! voyons. *(il court dans le pavillon.)*

ISABELLE, *revenant à Constance.*

Entrez, chère Princesse; moi, je vous quitte, car il faut...

CONSTANCE.

Un instant, Isabelle; tandis que nous sommes seules, dis-moi si mon père...

ALPHONSE, *accourant à la porte du pavillon.*

Viens donc voir, maman, comme c'est beau là-dedans!

CONSTANCE.

Paix donc, Alphonse. *(à Inès.)* Entre avec lui, Inès. *(Inès entre avec Alphonse dans le pavillon.)*

SCÈNE II.

CONSTANCE, ISABELLE.

CONSTANCE.

Eh bien, ma bonne amie? mon père...

ISABELLE.

J'ai lieu de croire que vous pouvez tout espérer de sa tendresse. Il avoit d'abord accordé peu de confiance au récit de ses officiers ; il pensoit qu'une foible ressemblance avoit pu les abuser. Dès qu'il m'a vu joindre mon témoignage au leur, son cœur paternel n'a pu tenir à l'espoir flatteur que je lui présentois, sa voix s'est altérée, ses larmes ont coulé, et il s'est empressé de donner l'ordre qu'on lui amenât Jean-de-Calais. Mais avant de l'admettre en sa présence, il est allé s'assurer par ses yeux de l'exactitude du rapport que nous venions de lui faire.

CONSTANCE.

Et qu'à dit D. Juan ?

ISABELLE.

Il a paru désirer que cette peinture fût un indice certain de votre existence. Cependant, quand j'affectois à dessein d'appuyer sur la possibilité de votre retour, je lui ai remarqué une certaine inquiétude qui ne m'a pas fait augurer favorablement de ses dispositions. Il ne renoncera pas facilement à ses droits au trône ; et il sait que, si vous reparaissez, le don seul de votre main pourroit les lui conserver.

CONSTANCE.

Ah ! qu'il me laisse mon époux et mon enfant, je lui abandonne tous mes droits.

ISABELLE.

Abandonner vos droits, madame ! Croyez que les Portugais ne le souffriroient pas. Vous avez un fils, votre Alphonse est du sang des Rois, puisque vous lui avez donné le jour ; c'est à cet enfant bien plus qu'à D. Juan que ces droits appartiennent. Mais entrez dans ce pavillon, où personne ne viendra vous troubler. J'ai pris soin d'y faire porter pour vous et pour votre fils des habits plus conformes à votre rang ; je vous conseille de vous en revêtir à tout événement. C'est en ce lieu même, vous le voyez, que la fête est préparée. Votre père y sera présent, et vous pourrez, sans qu'il s'en doute, l'apercevoir de ce pavillon. Au reste, vous ne paroîtrez que lorsque vous le jugerez convenable.

CONSTANCE.

Eh bien, ma chère amie, je m'en repose sur ta prudence.

ISABELLE.

Entrez vite, je vois venir quelqu'un.

(Constance indique à Isabelle que c'est Jean-de-Calais qui vient. Elle entre dans le pavillon et ferme après ellez)

SCÈNE III.

ISABELLE, JEAN-DE-CALAIS, L'OFFICIER.

(Isabelle reste à l'écart pour voir entrer Jean-de-Calais.)

JEAN, en entrant à l'Officier.

Et vous ne voulez pas me dire ce qu'on me veut ici !

Jean.

L'OFFICIER.

Je ne le puis.

ISABELLE, *à part.*

C'est donc là Jean-de-Calais.

JEAN, *à part.*

Oh ! oh ! quelle est cette dame qui m'examine si particulièrement.

ISABELLE, *s'approchant.*

C'est vous, je crois, qui êtes Jean-de-Calais.

JEAN.

Oui, Madame.

ISABELLE.

Vous attendez le Roi.

JEAN.

Oui, Madame ; et ce n'est pas sans impatience, je vous le proteste.

ISABELLE.

Le Roi n'en a pas moins de vous entretenir, car il me l'a dit en sortant.

JEAN.

Ah ! le Roi vous a dit... (*Se tournant vers l'Officier.*) Diable ! cette dame est donc bien...

L'OFFICIER.

C'est la duchesse d'Alméda. Quelqu'un de votre connoissance a dû vous en parler quelquefois.

JEAN.

Jamais, mais n'importe. (*à Isabelle.*) Madame la Duchesse, puisque vous parlez familièrement au Roi, vous savez sans doute pourquoi je suis ici.

ISABELLE.

Oui.

JEAN.

Vous allez donc avoir la complaisance de me le dire...

ISABELLE.

Jean-de-Calais, je vous supplie de croire que je forme pour votre prospérité les vœux les plus sincères. (*Elle lui fait une grande révérence.*)JEAN, *lui rendant son salut.*Madame, je suis... (*Isabelle se retire.*)

SCENE IV.

JEAN-DE-CALAIS, L'OFFICIER.

JEAN, *à lui-même.*Cette dame est excessivement polie ; mais j'aurais préféré de sa part une révérence de moins et quelques paroles de plus. (*à l'Officier.*) Ah ça, dites-moi donc, mon officier, serais-je votre prisonnier par hasard ?

L'OFFICIER.

Point du tout, commandant.

JEAN.

A la bonne heure. Eh bien, ou causons ensemble, ou laissez-moi la liberté de causer avec moi-même.

L'OFFICIER.

Il m'est défendu de causer avec vous.

JEAN.

Ah! cela vous est défendu. En ce cas, il me sera beaucoup plus agréable d'être seul, tout seul, que d'être seul à deux. Faites-moi donc le plaisir...

L'OFFICIER.

Mais je dois répondre...

JEAN.

Que j'attendrai le Roi, n'est-ce pas? Soyez tranquille, je ne m'en irai pas, je vous en donne ma parole d'honneur.

L'OFFICIER.

Ce mot suffit, commandant. (*Il se retire.*)

JEAN, à lui-même.

Il lui est défendu de causer avec moi!

SCENE V.

JEAN-DE-CALAIS, RUSTAN.

(*Rustan a couvert d'un manteau son habit de matelot.*)

RUSTAN, à part en entrant, montrant le pavillon.
C'est là qu'elle est entrée.

JEAN, se retournant.

Eh! voilà Rustan! Viens donc, mon ami. Sais-tu que ta prédiction s'est accomplie? Le Roi me fait demander.

RUSTAN.

On me l'a dit.

JEAN.

Mais toi, pourquoi te trouvé-je ici?

RUSTAN.

Je t'ai dit que j'avais des personnes à voir dans cette ville. Je mourois d'envie surtout de trouver un certain Diégo, avec qui je m'étois particulièrement lié, dans un voyage que je fis ici, long-temps avant que je te connusse.

JEAN.

Ah! tu étois déjà venu à Lisbonne. Et quel homme est-ce que ce Diégo?

RUSTAN.

Oh! c'est à présent un homme d'importance. Il est écuyer du premier prince du sang, de D. Juan, neveu du roi de Portugal. Diégo m'a reçu à bras ouverts, en ancien ami; il veut même que je loge chez lui, j'ai accepté, pour être plus près de toi.

JEAN.

Plus près de moi, dis-tu? Où demeure cet écuyer?

RUSTAN.

Il occupe dans ce palais un assez bel appartement au-dessus de celui de D. Juan, son maître.

JEAN.

Oh ! oh ! et c'est pour être plus près de moi que tu acceptes un logement au palais ? Comment l'entends-tu ? Est-ce que tu t'imagines que je vas loger ici , moi ?

RUSTAN.

Je le présume. Le Roi sait trop bien vivre pour t'envoyer coucher à l'auberge.

JEAN.

Allons , voilà qu'il va me faire encore des prédictions !

RUSTAN.

Je le voudrais ; mais pour cela , je ne vois pas encore assez clair dans l'avenir , et c'est pour mieux étudier ton étoile , que je me suis introduit ici. J'ai fait jaser Diégo : je sais déjà que D. Juan est un fort méchant homme , et qu'Avar , son intendant , est un scélérat.

JEAN.

Qu'est-ce que cela me fait ? je n'ai point affaire à eux.

RUSTAN.

Je le trains , cependant ?

JEAN.

En quoi ? comment ? à quel sujet ?

RUSTAN.

Tout ce que je pourrais te dire à présent ne te seroit d'aucune utilité. Ta conférence avec le Roi est inévitable , et son résultat sera nécessairement le même. soit qu'on te prévienne ou non des questions qu'il doit te faire. Après cela , j'imagine que D. Juan pourra concevoir des desseins ; Alvar , son âme damnée , en sera l'agent ; Diégo peut-être en aura connoissance , et je tâcherai de faire parler Diégo. Enfin , si je puis te rendre quelqu'important service , c'est alors que je me féliciterai d'avoir atteint le but auquel je tends sans cesse.

JEAN.

Quel est ce but ? comment sais-tu tant de choses qui me regardent ? qui es-tu ? explique-toi.

RUSTAN.

Je le ferais bien volontiers , si tu devois , en ce moment , en tirer quelqu'avantage.

JEAN.

Il a juré de me faire enrager ! (*Il voit Rustan qui s'éloigne de quelques pas et s'arrête à considérer le pavillon.*) Eh bien , qu'est-ce que tu fais-là ?

RUSTAN.

Je m'oriente.

JEAN.

Il s'oriente !

RUSTAN.

C'est là le nord , bon. (*Revenant à Jean-de-Calais*) Tu dis donc que j'ai juré de te faire enrager ? Tu ne me rends pas justice ; je puis t'en donner la preuve. Le Roi peut tarder encore

quelque temps à rentrer ; eh bien , mon ami , pour te faire trouver le temps moins long , il me prend envie de te procurer la plus agréable distraction.

JEAN.

Je t'en défie , car je sèche d'impatience , et rien ne sauroit m'en distraire.

RUSTAN.

Pas même ta femme ?

JEAN.

Ma femme ! Rêves-tu de me proposer une distraction qui est à plus de trois cent lieues d'ici ? A moins que ta sorcellerie ne veuille faire un prodige en ma faveur.

RUSTAN.

Écoute. Je vais te laisser ; quand tu seras seul , tourne toi vers le nord , là , justement dans la direction de ce pavillon.

JEAN , *ironiquement.*

Fort bien , c'est vers le nord qu'il faut que je me tourne pour que le charme opère.

RUSTAN.

Sans doute. Calais n'est-il pas au nord de ce pays ? Or , de tout temps , l'usage est de se tourner vers l'endroit où se trouve la personne à laquelle on s'adresse.

JEAN.

Je sais cela ; après ?

RUSTAN.

Après , il te faudra appeler Constance à haute voix.

JEAN , *ironiquement.*

Trois fois sans doute ? c'est la règle.

RUSTAN.

Deux fois , trois fois , c'est indifférent. Ensuite , ajoute ces mots : *Je sais que tu es ici , parois , je t'en conjure.*

JEAN , *commençant à s'inquiéter.*

Eh bien ?

RUSTAN.

Eh bien , elle paroîtra.

JEAN , *stupéfait.*

Elle paroîtra ! (*Après un instant de réflexion.*) Allons , je vois que tu veux t'amuser à mes dépens ; mais je te pardonne , tu m'as parlé de ma femme , et c'étoit la plus agréable distraction que tu pusse me procurer. Quant à ton évocation , je n'aurai certainement pas la duperie d'en faire l'essai , pour te donner le passe-temps de rire de ma crédulité.

RUSTAN.

En ce cas , je n'ai plus qu'une observation à te faire. Le Roi t'a fait demander , je te l'avois dit d'avance : si tu fais ce que je te prescris , tu verras ta femme , je te le dis aussi d'avance. Maintenant , fais comme tu voudras. Adieu. (*Il s'éloigne.*)

SCENE VI.

JEAN-DE-CALAIS, ensuite CONSTANCE.

JEAN, seul d'abord.

Tu verras ta femme ! et c'est bien sérieusement qu'il me dit cela ! — Est-ce que ma femme, à mon insçu, m'auroit suivi jusqu'en ces lieux ? Bah ! quelle folie ! par quel motif auroit-elle fait cette démarche ? Parbleu, je veux... (regardant autour de lui.) Je suis bien seul, que risqué-je ? Essayons. Personne ne saura ma foiblesse. *(se tournant vers le pavillon.)* C'est là le nord, a dit mon homme, voyons donc. *(appelant.)* Constance ? ma chère Constance... *(à lui-même.)* Rien encore. Oh ! mais j'oublois... *(élevant la voix.)* Je sais que tu es ici, parois, je t'en conjure. *(à lui-même en riant.)* Comme elle vient ! ah ! ah ! ah ! *(revenant sur le devant.)* Allons, je suis pris pour dupe. Heureusement qu'on ne m'a pas entendu. Oh ! comme Rustan se moqueroit de moi, s'il savoit...

(Tradis qu'il tourne le dos au pavillon, la porte s'ouvre et Constance parolt.)

CONSTANCE.

Tu m'appelles, Jean-de-Calais ?

JEAN, se retournant.

Que vois-je ? grand dieu ! est-ce toi, Constance, et sous cet habit...

CONSTANCE.

Ah ! cher époux, comment sais-tu...

JEAN, hors d'haleine.

Attends... attends que je respire... mon étonnement, ma joie... *(Il lui prend tu main en hésitant.)* C'est bien toi, n'est-ce pas ?

CONSTANCE.

Et quoi, mon ami, tu en douterois !

JEAN.

Ce n'est donc point une illusion ! Constance ! ma chère amie ! mais pourquoi ce déguisement ! Comment se fait-il ?.. Vraiment je crois rêver. Ta présence ici me paroît une chose tellement surnaturelle... C'est toi cependant, oui, c'est bien toi que je serre contre mon cœur !

CONSTANCE.

Mais, Jean-de-Calais, tu m'étonnes à ton tour. Comment, puisque tu savois que j'étois ici, peux-tu...

JEAN.

Je savois cela, moi ? Que je meure si je m'en doutois seulement.

CONSTANCE.

Cependant, en m'appelant tout à l'heure, tu l'as dit assez haut.

JEAN.

Je l'ai dit, oui, parce qu'on me l'avoit ainsi prescrit; mais j'étois convaincu du contraire. Je t'appelle, sans m'attendre à te voir et tu parois! Tu m'avoueras qu'une telle apparition... En effet, comment pouvois-je imaginer... C'est que je n'en suis pas encore revenu!

■ CONSTANCE.

Tu m'appelois sans t'attendre à me voir, je ne conçois pas...

JEAN.

Connois-tu Rustan?

CONSTANCE.

Rustan? non. C'est donc lui qui t'a dit que j'étois ici?

JEAN.

Que tu étois ici, non, mais que tu y serois, si je le voulois. Car il ne parle pas comme tout le monde, lui. C'est bien le plus drôle de corps que j'aie jamais rencontré de ma vie.

CONSTANCE.

N'est-ce point un de tes matelots?

JEAN.

Précisément.

CONSTANCE.

Celui qui t'a retiré des flots? Je l'ai rencontré, il m'a parlé. En effet, il paroît me connoître depuis long-temps; car je me rappelle maintenant ses traits. Il combattoit avec toi sur ce vaisseau corsaire, où tu m'as trouvée parmi les captifs.

JEAN.

Mais explique moi donc... Je puis enfin t'écouter, mes sens troublés commencent à se rasseoir, parle, ma tendre amie... Et notre cher enfant?

CONSTANCE.

Il est là, dans ce pavillon, avec Inès.

JEAN.

Et mon Alphonse aussi! Mais comment...

CONSTANCE.

Silence. Il pourroit survenir quelqu'un, séparons-nous, nous nous reverrons après ta conférence avec le Roi.

JEAN.

Tu sais donc que le Roi...

CONSTANCE.

Oui.

JEAN.

Tu sais peut-être aussi ce qu'il me veut?

CONSTANCE.

Comment pourrois-je le savoir?

JEAN.

Ma foi, d'après tout ce qui m'arrive ici, quand tu le saurois, je ne m'en étonnerois pas. C'est qu'on n'a jamais vu... On veut me rendre fou, je crois! Par exemple, tu es là, je te vois, je

te parle, j'en ai l'âme ravie, certainement; mais comment diable cela s'est-il fait? Me le diras-tu enfin?

• CONSTANCE.

Je te l'expliquerai plus tard. Qu'il te suffise de savoir que je ne pouvois supporter d'être si souvent et si long-temps éloignée de toi; je t'ai suivie, je veux désormais, malgré les vents et les orages, t'accompagner partout, tu m'auras sans cesse à tes côtés dans le calme et dans la tempête; oui, Jean-de-Calais, je t'ai consacré toute mon existence, ta destinée est la mienne, nous devons vivre et mourir ensemble.

JEAN.

Mais tu m'alarmes, ma tendre amie! ce discours... Est-ce que tu craindrois pour nous... (*Bruit éloigné de trompette et de tambour.*)

CONSTANCE.

Voici le Roi qui rentre sans doute. Cependant, rassure-toi, j'espère que rien ne troublera notre bonheur.

JEAN.

Et tu ne veux pas me dire...

CONSTANCE.

Quand le Roi t'aura parlé. (*Elle se hâte de rentrer dans le pavillon.*)

SCENE VII.

JEAN-DE-CALAIS, ensuite L'OFFICIER.

JEAN.

Eh mais, ne voilà-t-il pas que ma femme parle comme cet original de Rustan! Ah! voici mon silencieux gardien. (*à l'Officier.*) Eh bien, mon camarade, vous le voyez, je suis encore où vous m'avez laissé! Le Roi est-il rentré?

L'OFFICIER.

Oui, commandant. Il est rentré par la porte du parc et va passer ici. Ayez la complaisance de vous promener dans cette allée, jusqu'à ce que j'aie prévenu Sa Majesté que vous êtes prêt à paroître devant-elle.

JEAN, à lui-même,

• Allons, voilà ma nef engagée dans les brisans, et je ne vois pas encore quelle manœuvre pourra m'en tirer.

L'OFFICIER.

Voici le Roi. Eloignez-vous.

JEAN.

Vous viendrez donc me reprendre dans cette allée?

L'OFFICIER.

Oui.

JEAN.

Je vous attends. (*à part en sortant.*) Qué peut-il avoir à me dire? (*Il passe dans une allée à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE ROI, D. JUAN, ISABELLE, L'OFFICIER de la scène précédente. Autres Officiers et suite du Roi, Dames de la suite d'Isabelle.

(Isabelle et sa suite entrent en même temps que le Roi, mais d'un côté opposé.)

ISABELLE.

Eh bien, Sire, vous avez vu ce portrait? Vous avez remarqué cette extrême ressemblance?

LE ROI.

Oui, ma chère Isabelle. Je ne reviens pas de mon étonnement! La vue de ces traits, qui sont véritablement ceux de ma fille, m'a jeté dans un trouble qui n'est point encore apaisé. Cependant, il est possible que le hasard seul ait produit cette ressemblance; ma conviction même est trop complète à cet égard; n'avons-nous pas acquis la cruelle certitude que cette chère enfant n'existe plus? Non, non, je n'ai plus de fille.

L'OFFICIER.

Sire, Jean-de-Calais attend à deux pas que vous daigniez l'admettre en votre présence.

LE ROI.

Eh! que me dira-t-il? Je le vois maintenant, mon espoir ne s'appuie sur aucun fondement raisonnable.

ISABELLE.

N'importe, Sire. Quel peut être l'inconvénient d'interroger Jean-de-Calais sur cette étrange peinture?

LE ROI, à l'Officier.

Eh bien, allez; faites venir ce brave marin. (*L'Officier sort.*) Quelle apparence, Isabelle, que ce portrait puisse être celui de Constance? Car, que signifierait cet enfant qui repose familièrement sa tête sur ses genoux.

D. JUAN.

En effet, pourquoi se trouve-t-il là pour gâter ce charmant tableau?

ISABELLE.

Seigneur, je ne pense pas qu'un bel enfant puisse jamais gâter un tableau.

LE ROI.

Isabelle a raison, D. Juan. Tu n'as donc pas remarqué comme il est joli cet enfant? Je ne pouvois me lasser de le regarder.

ISABELLE, à part.

Fort bien!

D. JUAN.

Quant à moi, Sire, je vous avouerais que sa vue a troublé en un instant toute la joie que venoit de m'inspirer l'aspect des traits

Jean.

D

chérés de la Princesse. Mais ce n'est point elle que ce tableau représente ; jamais Constance n'auroit osé disposer de sa main sans l'aveu de son père.

L'OFFICIER, *rentrant.*

Sire, voici Jean-de-Calais.

SCENE IX.

Les Précédens, JEAN-DE-CALAIS.

LE ROI.

Jean-de-Calais, le bruit de ta réputation a depuis long-temps frappé mon oreille ; j'aime les braves, j'aime les gens de bien, et tu n'avais pas besoin de la circonstance qui t'amène aujourd'hui devant moi, pour recevoir à ma cour tout l'accueil qui t'est dû. Parle, quelle est cette femme que tu as fait peindre sur la poupe de ton vaisseau ?

JEAN.

Cette femme Sire ? c'est la mienne.

LE ROI.

Ta femme ?

D. JUAN.

Sa femme !

JEAN.

Eh ! oui, Sire, ma femme.

LE ROI.

Et l'enfant ?

JEAN.

C'est le nôtre. Un charmant garçon ! Oui, Sire, ou je me trompe fort, ou le petit drôle un jour surpassera son père, et, certes, je n'en serai pas jaloux.

LE ROI.

Tu vois, ma chère Isabelle, combien ceci s'éloigne des idées que nous avons conçues.

D. JUAN.

J'en étois sûr.

LE ROI.

Il suffit, Jean-de-Calais. Tu ne te rembarqueras pas sans m'en faire prévenir.

JEAN, *tout étonné, à part.*

Si c'est-là tout ce que le Roi avoit à me dire.... (*Il salue le Roi et va pour se retirer.*)

ISABELLE.

Un moment, Jean-de-Calais. (*Au Roi.*) Sire, me permettez-vous...

LE ROI.

Parle, Isabelle.

ISABELLE.

Jean-de-Calais, dites-nous quelle est votre femme ; en quels lieux et quand vous l'avez connue ?

JEAN.

Madame, il y a six ans, à peu-près dans cette saison, que je la vis pour la première fois.

LE ROI, à D. Juan.

Il y a six ans ! dans cette saison !

JEAN.

C'est pendant la tempête, au milieu des éclairs, au bruit d'un tonnerre épouvantable, et parmi les horreurs d'un combat à mort, que notre amour a pris naissance. Cela fait époque, voyez-vous.

LE ROI.

C'est donc sur mer que tu as rencontré cette femme ?

JEAN.

Oui, Sire. Elle étoit captive sur un vaisseau Barbaresque ; je fendis la tête à l'enragé corsaire qui alloit la poignarder, et je m'emparai de tout l'équipage. Après cette expédition, j'eus le bonheur de plaire à ma belle captive, et je l'ai épousée.

LE ROI.

T'a-t-elle dit d'où elle venoit, qui elle étoit ?

JEAN.

Non, Sire. Je l'ai vainement interrogée à ce sujet, et je ne m'en suis point inquiété.

LE ROI.

Son nom, au moins ?

JEAN.

Constance, Sire.

LE ROI.

Constance ! Ah ! dis-moi... étoit-elle seule au pouvoir de ce corsaire ?

JEAN.

Non, Sire. Elle avoit une compagne qui depuis ne l'a jamais quittée.

LE ROI.

Achève, Jean-de-Calais, le nom de cette compagne ?

JEAN.

Inès.

LE ROI, avec transport.

Inès ! Constance ! Ah ! c'est elle.

ISABELLE.

Oui, Sire, c'est elle, je peux vous le certifier.

D. JUAN, avec humeur.

C'est elle ; que ne puis-je encore en douter.

JEAN, à part.

C'est elle, c'est elle ! mais, qui donc ?

LE ROI.

Constance respire ! Ah ! ma chère Isabelle, toi, sa plus tendre amie, tu conçois mon bonheur, Constance aussi t'est rendue.

ISABELLE.

Ah ! Sire, je suis heureuse.

D. JUAN, *bais au Roi,*

Mais son mariage... Comment...

LE ROI.

Je l'ai retrouvée ! Mon cœur suffit à peine aux transports de ma joie ! Qu'on équipe des vaisseaux, que dès demain on soit prêt à mettre à la voile, qu'on parte pour Calais et qu'on ramène Constance, D. Juan, je te charge de la conduite de cette escadre.

JEAN, *à part.*

Eh bien ? eh bien ?... qu'est-ce que cela signifie donc ? (*au Roi,*) Sire, que Votre Majesté me permette une légère observation ; que veut-on faire de ma femme ? Car, Constance est ma femme enfin, et je ne pense pas que personne au monde ait le droit de me l'enlever.

D. JUAN.

Jean-de-Calais oublie, ce me semble, que c'est au Roi qu'il parle, et que le Roi ne doit aucun compte de ses volontés à Jean-de-Calais.

JEAN.

Excepté, Seigneur, lorsqu'il s'agit de ma femme. Ma femme est sous la protection des lois et du souverain de mon pays. Je respecte infiniment les volontés de Sa Majesté ; mais je ne crois pas que son pouvoir s'étende au-delà des limites de son empire.

D. JUAN.

Quoi, Sire ? vous souffrez que cet orgueilleux marin...

LE ROI.

Silence, D. JUAN. Quand je suis présent, ce n'est point à vous à décider si ma dignité est ou n'est point compromise dans les discours qu'on m'adresse. Ce brave et honnête marin se plaint avec raison de la précipitation que j'ai mise à donner un ordre que j'aurois dû lui justifier auparavant. Jean-de-Calais, tu ne dois attribuer mon empressement irréfléchi qu'au rapide élan d'une joie immodérée ; mais, n'aie aucune inquiétude, ni pour Constance ni pour toi, tu peux tout attendre d'un père à qui tu rends sa fille.

JEAN.

Votre fille ! grand Dieu ! c'est votre fille que, sans le savoir, . . . (*à part.*) Malheureux que je suis, (*Au Roi.*) Daignez me pardonner, Sire, si j'ai voulu résister à vos justes désirs. Vous reverrez votre fille et beaucoup plutôt que vous ne l'espérez. Vous n'avez pas besoin d'équiper des vaisseaux pour l'envoyer chercher dans d'autres climats, elle est ici.

LE ROI.

Elle est ici ! Constance ! Ah ! qu'elle vienne et que je la serre contre mon cœur.

SCENE X.

Les Précédens, CONSTANCE, *paraissant en brillant costume à la porte du pavillon*, ALPHONSE, *qu'on a aussi habillé richement*, INÈS.

CONSTANCE.

Mon père!

LE ROI.

Ma fille!

CONSTANCE.

Ah! mon père, me pardonnerez-vous?..

LE ROI, *lui tendant les bras.*

Ma chère constance! (*Constance se jette dans les bras de son père.*)

CONSTANCE.

Eh bien, Jean-de-Calais?

JEAN, *embarrassé.*

Ah! Madame... C'est la fille du Roi de Portugal qui daigne encore... (*Il va pour s'incliner.*)

CONSTANCE.

Eh! quoi, mon ami, est-ce ainsi qu'un mari parle à sa femme? C'est dans ses bras et non point à ses pieds qu'il doit tomber.

D. JUAN, *à part.*

O rage! faut-il voir...

JEAN, *hors de lui.*

Quoi, Constance, tu... vous voulez... Ah! ma bonne amie, j'étois si heureux auparavant! (*Appercevant son fils.*) Eh! te voilà donc, cher petit!

CONSTANCE, *prenant son fils par la main.*

Approche, Alphonse, (*Le présentant au Roi.*) Mon père, c'est votre nom qu'il porte, c'est aussi votre sang qui coule dans ses veines,

LE ROI, *avec sévérité.*

Il est donc vrai, ma fille... L'aimable enfant! Je ne puis m'empêcher... Il faut que je l'embrasse. (*Il le soulève et l'embrasse.*)

JEAN, *pleurant de joie.*

Ah! Sire... combien votre bonté me... Je suis vraiment... je suffoque et ne sais plus ce que je dis.

D. JUAN.

Quoi, Sire, vous pouvez... Cet enfant...

JEAN, *à D. Juan.*

N'est-ce pas, Seigneur, qu'il est joli?

D. JUAN.

Oui... oui, très-intéressant. (*à part.*) J'ai peine à contenir...

LE ROI.

Ma fille, t'avoir retrouvée est pour moi un bonheur d'autant

plus grand, que je croyois avoir la certitude de ta mort. L'excès de joie qui remplit mon cœur en ce moment, ne m'a point encore permis de t'adresser un reproche. Cependant, je ne puis te le dissimuler, ma satisfaction n'est point entière. Tu as abandonné ton père et tu t'es mariée sans son aveu.

CONSTANCE.

Mon père, j'ai fait une faute impardonnable sans doute; mais j'atteste le ciel que ce n'est point celle d'avoir voulu vous abandonner. Je n'avois point eu dessein de fuir; mon imprudence seule m'avoit entraînée sur ces flots qu'un violent orage a subitement soulevés contre moi. Cependant, je dois vous l'avouer, au moment du plus affreux danger... (à *Don Juan.*) Pardonnez, D. Juan, ce que ma justification peut avoir d'offensant pour vous. (à *Le Roi.*) Oui, mon père, en ce moment même, livrée sur un frêle esquif à la fureur des éléments, environnée d'éclairs, ayant la foudre sur ma tête et l'abîme à mes pieds, j'éprouvois une secrète joie à l'aspect de la mort qui paroissoit à chaque instant élever, entre D. Juan et moi, une éternelle barrière.

LE ROI.

Qu'entends-je ?

D. JUAN.

Quoi, Madame...

CONSTANCE.

Prince, on ne commande point à son cœur.

LE ROI.

Mais, ma fille, si tel étoit ton éloignement pour cet hymen; que ne m'en faisais-tu la confiance? J'aurois peut-être...

CONSTANCE.

Vous désiriez cette union, mon père; et je tremblois de vous déplaire.

LE ROI.

Et cette crainte ne t'a point arrêtée pour contracter un mariage...

CONSTANCE.

Ah ! voilà la faute dont j'implore de vous le pardon. J'ai cru pouvoir donner ma main et mon cœur à celui qui m'avoit sauvé l'honneur et la vie. Mais Jean-de-Calais m'a épousée sans me connoître, malgré toutes les oppositions et les reproches de sa famille.

LE ROI.

Ce n'est point Jean-de-Calais qui est coupable, aussi il peut compter que ma reconnoissance...

CONSTANCE.

O mon père ! ne me faites pas repentir d'avoir trop présumé de votre tendresse paternelle. Si vous me revoyez aujourd'hui, c'est qu'il manquoit à mon bonheur la douce satisfaction de venir

essuyer vos larmes; avec moins d'amour pour vous, mon père, j'aurois continué de garder le silence; Jean-de-Calais ne seroit pas venu vous offrir mon image et vous me pleureriez encore. Mais, si mon espoir est trompé, c'est alors que vous m'aurez perdue pour toujours. Vivre sans mon époux, sans le père de cet enfant, m'est désormais impossible; oui, mon père, vouloir m'en séparer, c'est ordonner ma mort.

D. JUAN.

Songez donc, Madame que nos lois condamnent de pareils nœuds, et que tous les ordres de l'État vont s'opposer...

LE ROI, *à demi-voix à D. Juan.*

Laissons cela, D. Juan. C'est mal prendre votre temps pour cette discussion. (*Haut.*) Non, ma chère Constance, tu n'as pas trop présumé de ma tendresse; mais, tu es mon unique enfant, ma fille: une affaire de cette importance intéresse l'État tout entier; il faut que je consulte mon conseil. Quelque soit le résultat de sa délibération, crois que mon premier désir est que tu sois parfaitement heureuse.

CONSTANCE.

Ah! mon père!

SCENE XI.

Les Précédens, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, les Grands du royaume viennent d'arriver au palais, ils attendent que vous daigniez vous offrir à leurs yeux.

LE ROI.

Je vais les recevoir.

D. JUAN, *à part.*

Fort bien, ils ne pouvoient venir plus à propos...

LE ROI.

Ma fille, je te quitte pour quelques instans. Tu peux, en mon absence, jouir des marques d'empressement que mes fideles sujets brûlent de te témoigner. Reste avec elle, Jean-de-Calais, pour recevoir aussi les hommages qui sont dûs au sauveur de ma fille. Suivez-moi, D. Juan. (*Il sort et D. Juan le suit.*)

SCENE XII.

Les Précédens, excepté LE ROI et D. JUAN.

(Plusieurs dames et seigneurs de la cour, et des habitans de la ville se rassemblent et se disposent à danser, ensuite Pédro et marins du port.)

CONSTANCE, *à Isabelle.*

Ah! ma bonne amie, que je suis contente! La disposition

qu'a montrée mon père, en sortant, est pour moi du plus favorable augure.

JEAN, *à part.*

Ma femme fille d'un Roi ! Oh ! que je me serois bien passé d'un si grand honneur !

CONSTANCE, *à son mari.*

Mon père a caressé notre enfant, mon ami.

JEAN

Tu as raison, Constance, et puis ce ne sera pas aujourd'hui, sans doute, que son conseil s'assemblera. Allons, allons, attendons l'évènement. (*)

(Jean-de-Calais, Constance et leur enfant vont s'asseoir, avec Isabelle, à l'un des côtés de la scène, Pédro entre à la tête des marins du port et des matelots de Jean-de-Calais.)

JEAN.

Eh ! voilà mes braves matelots. Approchez, approchez, vous autres. J'avois besoin de vous revoir pour me reconnoître.

CONSTANCE.

Mes amis, on vous permet de prendre part à la fête.

PÉDRO.

Allons, vive notre Princesse et Jean-de-Calais. Par là-dessus, camarades, une ronde en leur honneur. C'est moi qui vais vous la chanter.

(Il chante. Les matelots et des femmes du peuple, dansent sur le refrain.)

Premier couplet.

Dancez, filles des bords du Tage,
Notre princesse est de retour,
Nous avons bien cru que l'orage
L'avoit ravi à notre amour.
Dancez, filles des bords du Tage,
Notre princesse est de retour.

Refrain.

En train guitares et musettes,
Agitons tous nos castagnettes,
Cli cli cla cli, from from from from,
C'est toujours de cette façon,
From from cli cla, cla cli from from,
Que chez nous dansent les fillettes.

2.

On dit qu'en son humeur sauvage,
Pour fuir et l'hymen et l'amour,

(*) Voyez la Note à la fin de l'Acte, pour la suppression du Ballet.

Des flots, des vents, bravant la rage,
 Elle a failli perdre le jour.
 Dansez, filles des bords du Tage,
 Dansez, célébrez son retour.
 En train, etc.

3.

Cette belle, aujourd'hui plus sage,
 Trouvant époux cher à son cœur,
 Enfin préfère le rivage,
 Aux vents, à la mer en fureur.
 Dansez, filles des bords du Tage,
 Ce tendre époux fait son bonheur.
 En train, etc.

4.

Moi, je dis, lorsque j'envisage
 Cet enfant beau comme le jour,
 L'amour a fait le mariage,
 Le mariage a fait l'amour.
 Dansez, filles des bords du Tage,
 Notre princesse est de retour.
 En train, etc.

SCENE XIII.

Les Précédens, RUSTAN.

JEAN, *se levant.*

Oh ! oh ! voilà Rustan ! que vient-il nous annoncer ?

RUSTAN.

J'ai à te parler, Jean-de-Calais. Mais... (*Il indique le monde qui les entoure.*)ISABELLE, *aux danseurs.*Mes amis, veuillez nous laisser. (*Tout le monde se retire.*)

CONSTANCE.

Inès, emmène Alphonse. (*L'enfant s'éloigne avec Inès.*)

SCENE XIV.

CONSTANCE, RUSTAN, JEAN-DE-CALAIS, ISABELLE,

JEAN.

Eh bien ? qu'as-tu à me dire encore ?

RUSTAN.

Je viens de voir l'écuyer Diégo.

JEAN.

Après.

Jean.

F

RUSTAN.

Tandis qu'on danse et qu'on chante ici, on délibère là-bas ; ou plutôt c'est déjà fait, car on sort du conseil en ce moment même.

CONSTANCE et ISABELLE.

O ciel !

JEAN.

Du conseil, dis-tu ?

RUSTAN.

Oui. Les Grands du royaume venoient d'arriver pour complimenter le Roi, à l'occasion de sa fête ; on leur a parlé de la Princesse, de son retour inattendu et du mariage qu'elle a contracté. D. Juan n'a pas perdu de temps, il a proposé d'ouvrir la discussion, et le conseil s'est formé sur-le-champ.

CONSTANCE.

Sur-le-champ !

RUSTAN.

On dit que le Roi et quelques autres étoient pour le maintien du mariage, sauf à délibérer ensuite sur le droit de succession au trône. Mais le reste, entraîné par D. Juan, a été d'avis, madame, que vos nœuds devoient être rompus, et Jean-de-Calais, comblé d'honneurs et de magnifiques présents, renvoyé dans sa patrie.

JEAN.

A moi des présents ! à moi de l'or, des richesses ! à moi, morbleu, qui pourrais au besoin en aider le Roi lui-même ! Des présents ! ô ciel ! Eh ! quand je serois pauvre comme le dernier de mes matelots, tous les trésors de la couronne ne seroient rien pour moi au prix de Constance et de mon enfant !

CONSTANCE.

Qu'a-t-on décidé enfin ?

JEAN.

Faut-il le demander ? C'est l'avis de D. Juan qui a prévalu.

RUSTAN.

Oui, madame. Quand à votre fils, on ne doit statuer sur son sort, qu'après le départ de votre époux.

CONSTANCE.

Grand Dieu !

RUSTAN.

Te voilà prévenu, Jean-de-Calais ; je vais maintenant... Au revoir... (*Il va pour sortir.*)

JEAN.

Où vas-tu ? Je veux que tu restes et que tu nous dises..

RUSTAN.

Laisse-moi, j'ai affaire,

JEAN.

Quelle affaire ?

RUSTAN.

Toujours la tienne, parbleu!

JEAN.

Comment?

RUSTAN.

Crois-tu que tu es au bout des aventures qui te sont réservées?

JEAN.

Ah! ah! Et que doit-il encore m'arriver?

RUSTAN.

Veux-tu le savoir?

JEAN.

Belle demande!

RUSTAN.

Ne me retiens donc plus, car c'est pour tâcher de le savoir moi-même que je te quitte. Adieu.

SCENE XV.

Les Précédens, excepté RUSTAN.

JEAN.

Eh bien, ma chère Constance, tu te réjouissois des bonnes dispositions de ton père! tu ne prévoyois donc pas que l'infernal D. Juan...

ISABELLE.

D. Juan ne triomphe point encore. D. Juan l'emporte dans le conseil; mais le Roi n'a point déclaré sa volonté: espérons qu'elle vous sera favorable.

CONSTANCE.

Oui, mon ami, mon père m'aime; tu l'as vu, tu l'as entendu me parler.

JEAN.

Oui, il t'a parlé en père; mais il faudroit aussi parler en Roi. Pourquoi n'ose-t-il opposer sur-le-champ sa volonté suprême aux avis de son conseil, à la perfide influence de D. Juan? A sa place, moi, j'enverrois, morbleu, ceux qui me contrarieroient, et mon neveu tout le premier, à tous les diables.

CONSTANCE.

De grace, mon ami, calme-toi. Il est possible encore...

JEAN.

Constance, veux-tu m'en croire? n'attendons pas l'événement, il seroit trop tard; partons, cherchons loin de ces lieux un asile où nulle puissance ne puisse nous découvrir.

CONSTANCE.

Quoi? tu voudrais avant de connoître la résolution que prendra mon père...

JEAN.

Partons, te dis-je, partons à l'instant même.

CONSTANCE.

Non, cher époux, je ne puis y consentir. De quel œil verroit-on cette démarche précipitée, qu'aucune nécessité n'autorise encore? Ne crains-tu pas qu'on ne dise que tu fuis comme un lâche ravisseur? Crois-moi, mon ami, Jean-de-Calais ne doit rien faire d'indigne de lui et du caractère qui l'a toujours distingué.

JEAN.

Mais tu n'y penses pas, Constance. Depuis quand flétrit-on du nom de lâche ravisseur, l'époux sensible, le père tendre qui met en sûreté ce qui lui appartient par les droits les plus sacrés? Ah! dissipe le prestige qui trouble ton jugement; regarde-moi: ne suis-je pas toujours celui qui t'est cher? Eh bien, je ne vois plus en toi la Princesse, ce n'est point l'héritière du trône de Portugal que je veux entraîner dans ma fuite, c'est Constance, c'est cette épouse que j'aime, et qui tantôt encore a juré de ne me quitter jamais.

CONSTANCE.

O ciel! que veut cet officier qui vient à nous?

SCENE XVI.

Les Précédens, l'OFFICIER qu'on a déjà vu.

L'OFFICIER.

Princesse, et vous, Jean-de-Calais, c'est à regret que j'exécute l'ordre qui m'enjoint de vous séparer.

CONSTANCE.

Nous séparer!

JEAN.

Je m'y attendais.

CONSTANCE.

Quoi? l'on aurait l'injustice...

L'OFFICIER.

Calmez votre inquiétude, madame, mon ordre ne porte pas à m'assurer de Jean-de-Calais; quand il sera sorti du palais, il sera parfaitement libre de ses démarches dans la ville et sur le port.

JEAN.

Fort bien. Mais, qui vous a donné cet ordre?

L'OFFICIER.

C'est D. Juan.

JEAN.

Ce n'est pas le Roi? Je reste.

L'OFFICIER.

Pardon, commandant, j'ai l'ordre aussi de vous contraindre...

JEAN.

De me contraindre? Morbleu! sais-tu de quelle besogne tu t'es chargé là

CONSTANCE.

Et c'est D. Juan... (*avec résolution*) Sortons, Jean-de-Calais, je te suivrai partout.

L'OFFICIER, *touchant Constance au bras pour la retenir.*
Vous le tenteriez vainement, madame.

JEAN, *le repoussant rudement.*

Par la ventrebieu ! je crois que tu as l'audace... va-t-en.

L'OFFICIER.

Mais, Jean-de-Calais...

JEAN.

Va-t-en, te dis-je, il est tems.

CONSTANCE, *se retournant.*

Juste ciel ! D. Juan.

SCENE XVII.

Les Précédens, D. JUAN, Gardes.

D. JUAN.

Qu'est-ce donc, capitaine ? votre ordre n'est point encore exécuté ?

L'OFFICIER.

Prince, Jean-de-Calais exige, pour obéir, un ordre du Roi lui-même.

D. JUAN.

Et vous ne pouviez pas lui dire que c'est aussi celui du Roi que je vous avois transmis ?

CONSTANCE, *à Jean-de-Calais.*

Mon ami, je n'en crois rien ; mais obéis, je t'en conjure. Je vais trouver mon père, et implorer de sa justice la révocation d'un ordre barbare.

JEAN.

Allons, je sors, et vais loger au Vaisseau Amiral, où j'attendrai de tes nouvelles. Embrassez-moi, ma chère amie. (*Il embrasse Constance*).

D. JUAN, *à part.*

Insolente familiarité.

JEAN, *à D. Juan, en passant auprès de lui.*

C'est ma femme. (*Il sort, l'officier et les gardes le suivent*).

SCENE XVIII.

CONSTANCE, ISABELLE, D. JUAN, ALPHONSE, INÈS.

CONSTANCE, *vers la coulisse.*

Inès. (*Inès rentre avec Alphonse*). Suis-moi, ma chère Isabelle. Allons savoir si l'ordre de D. Juan étoit connu de mon père.

D. JUAN, *l'arrêtant.*

Madame, daignez m'entendre un instant. L'intention du Roi, la mienne, est que Jean-de-Calais...

CONSTANCE.

C'est assez, D. Juan. Il n'y a rien à ajouter à ce que Jean-de-Calais vous a dit en sortant. Si vous l'avez oublié, je veux bien vous le répéter : je suis sa femme. (*Elle sort avec son fils, Isabelle et Inès*).

D. JUAN, *à lui-même.*

Elle est sa femme ! et elle s'en applaudit devant moi ! Tremble, Jean-de-Calais, ce mot est ton arrêt de mort. (*Il sort furieux*).

Fin du second acte.

NOTA. On peut supprimer le ballet, mais non point la scène des matelots, ni la ronde. Cette scène est indispensable pour laisser écouler un temps moralement assez long pour que le conseil ait pu avoir lieu quand Rustan arrive à la scène suivante. En conséquence, voici comme on suppléa au ballet. Scène XII, après ces mots de Jean-de-Calais : *attendons l'évènement.* Ajoutez : (*bruit dans la coulisse.*) JEAN. Quel est ce bruit ? UN OFFICIER, à Constance. Princesse, le pilote côtier, les marins du port et tout l'équipage de Jean-de-Calais viennent vous féliciter ainsi que votre époux. CONSTANCE. Qu'on les laisse approcher. (*Pédro entre avec les matelots, les marins du port et leurs femmes.*) JEAN. Eh ! voilà mes braves matelots. Approchez, approchez vous autres, j'avais besoin de vous revoir pour me reconnaître. PÉDRO. Commandant, les marins du port se sont joints à vos matelots pour venir témoigner à notre Princesse toute la joie que nous cause son retour miraculeux. Nous venons vous féliciter en même temps de ce que c'est à vous que nous devons... Car, qui méritait mieux que vous... certainement vous étiez bien fait pour... Pardon, je vois que je m'embrouille ; mais c'est égal, cela part du cœur, mon commandant. Allons, vive notre princesse et Jean-de-Calais ! Par là-dessus, camarades, une ronde en leur honneur ! (*Pédro ou un autre chante, et l'on danse en rond sur le refrain.*) Suit la scène XIII.

ACTE III.

(Le théâtre représente une galerie du palais dans le genre gothique. Elle est éclairée par deux ou trois lampes qui pendent du plafond. Une porte dans le fond s'ouvre sur le jardin, qu'on ne fait qu'entrevoir à cause de l'obscurité de la nuit.)

SCENE PREMIERE.

RUSTAN, *entrant par la porte du fond; il est enveloppé d'un manteau.*

Bon! je me reconnois. C'est par cette galerie qu'il me faut passer, pour gagner l'appartement de l'écuyer Diégo, qui me loge. Je crois qu'il est chez lui; mais pourra-t-il m'apprendre ce que je brûle de découvrir? Je suis sûr qu'il se trame un complot contre Jean-de-Calais. Dans le jardin, tout à l'hème, son nom a frappé mon oreille; il étoit prononcé dans un groupe de gens de fort mauvaise mine qui paroissoient s'entretenir mystérieusement au coin d'une allée sombre. Je restois immobile et ne soufflois pas; un rayon de lune a paru, il m'a trahi sans doute, car on a subitement cessé de parler et le groupe s'est doucement éloigné. Ne pourrois-je donc savoir... J'entends du bruit; on vient ici; je crois. Allons voir si Diégo... Mais saura-t-il quelque chose? ou voudra-t-il m'en faire part? (*Il sort par une porte latérale.*)

SCENE II.

CONSTANCE, ISABELLE, *entrant des deux côtés opposés.*

CONSTANCE.

Eh bien, ma chère Isabelle, as-tu vu les Grands qui composent le conseil.

ISABELLE.

Oui, madame. Je leur ai parlé à chacun en particulier. Quand je leur ai reproché leur précipitation et leur extrême rigueur à votre égard, ils m'ont paru sensibles à vos peines et pénétrés du regret d'y avoir contribué. S'il faut les en croire, aucun d'eux n'avoit partagé l'avis général. Il n'en est pas un qui ne m'ait dit confidemment qu'il falloit s'en prendre à la foiblesse de ses collègues, incapables de résister aux volontés de D. Juan; d'où je conclus que tous, sans exception, ont été déterminés par le même motif.

CONSTANCE.

Ainsi ce seroit folie de compter sur leur appui.

ISABELLE.

Tant que D. Juan jouira de sa faveur, vous avez raison, chère Princesse. On craint D. Juan, mais on ne l'aime pas, je viens de m'en convaincre. Que l'aveugle confiance dont l'honneur votre père cesse au seul jour, D. Juan est perdu; tous les yeux se tour-

neront sur vous , toutes les volontés secondront vos désirs , car on vous aime. Et même , en ce moment , tout ce qui n'est point entraîné dans le parti de D. Juan , se déclare hautement pour vous ; c'est surtout ce que votre aventure offre d'extraordinaire qui frappe ici tout le monde ; on vous a cru morte ; on vous a pleurée ; vous réparez ; vous semblez sortir du tombeau pour calmer tous les regrets , essayer toutes les larmes ; l'homme généreux à qui l'on doit ce miracle , excite déjà , dans toutes les classes de nos citoyens , la reconnaissance et l'admiration ; voilà , dit-on partout , le digne époux de la princesse de Portugal.

CONSTANCE.

Oh ! ma chère amie , que je serois flattée de pareils sentimens s'il m'étoit permis d'espérer que mon père voudra s'opposer efficacement aux entreprises de mes ennemis. Il m'a promis , à la vérité , de ne point souscrire à l'avis du conseil ; mais il veut du tems pour déclarer sa volonté absolue ; il veut laisser passer , dit-il , la première effervescence d'une opposition qu'il croit dangereux de combattre en ce moment ; te le dirai-je enfin , j'ai cru m'apercevoir que je ne dois qu'à sa tendresse pour moi l'espoir consolant qu'il me laisse , mais qu'au fond du cœur il partage sur mon hymen l'opinion de D. Juan.

ISABELLE.

Avez-vous obtenu du moins la révocation de l'ordre qui vous sépare de votre époux ?

CONSTANCE.

Oui , chère Isabelle. Cependant ce n'est que demain matin que Jean-de-Calais me sera rendu , je pourrai le voir et lui parler tous les jours , mais il ne logera point au palais. Tel étoit , à cet égard , l'avis du conseil , et mon père l'avoit approuvé. Le reste , c'est le barbare D. Juan qui l'avoit pris sur lui.

ISABELLE.

Et qu'à dit le Roi de cette audace ?

CONSTANCE.

Le Roi commençait à s'irriter de cet abus de son autorité , lorsque D. Juan est entré , et par une adresse perfide s'est empressé d'appuyer ma réclamation , regrettant sincèrement , disoit-il , d'avoir mal compris d'abord les termes de l'ordre qu'il étoit malgré lui chargé d'exécuter.

ISABELLE.

Malgré lui , le traître ! et vous n'avez pas démenti sur-le-champ...

CONSTANCE.

Que veux-tu ? Je venois d'obtenir de revoir mon époux , le plus juste ressentiment est muet , quand le cœur est content. Mais maintenant que je considère à loisir toute l'horreur de ma situation , D. Juan , son influence , les pièges qu'il peut nous tendre , tout en ces lieux excite mes allarmes. Eh bien , j'y suis résolue , demain je revois mon époux , dès demain je

concerte avec lui les moyens de nous soustraire aux dangers qui nous menacent.

ISABELLE.

Quoi ! chère Princesse...

CONSTANCE.

Je veux partir.

ISABELLE.

Mais comment cacher votre fuite ? Comment dérober vos démarches aux yeux des nombreux surveillans dont vous êtes entourée ? Et quand vous y parviendriez, où trouverez-vous un asile ? En quel lieu sur la terre pourrez-vous échapper aux perquisitions qu'on ne manquera pas d'ordonner !

CONSTANCE.

Je trouverai sans peine un asile où l'on ne pensera point à me chercher ; oui, ma chère amie, sous la cabane la plus obscure, dans le désert le plus sauvage, avec mon époux et mon enfant, je m'estimerai plus heureuse que parini la cour la plus brillante et sous les lambris des Rois.

ISABELLE.

Silence, Madame, on vient ; c'est D. Juan.

CONSTANCE.

D. Juan ! sortons. (*Elle sort avec Isabelle par la droite.*)

SCENE III.

D. JUAN, ensuite ALVAR.

D. JUAN, *tenant une lettre à la main, qu'il achève de lire.*

Heureuse circonstance ! Cette lettre... (*à Alvar qui entre.*)
Eh bien, Alvar, m'as-tu trouvé des hommes tels que je les demande ?

ALVAR.

Oui, seigneur, des hommes sur qui vous pouvez compter, de ces gens intrépides qu'aucun scrupule n'arrête, quand ils sont bien payés. Je leur ai, selon votre ordre, fait distribuer des habits semblables à ceux des matelots de Jean-de-Calais.

D. JUAN.

As-tu réservé un de ces habits pour toi ?

ALVAR, *écartant son manteau sous lequel il est déjà vêtu en matelot.*

Vous le voyez, seigneur. Quand avec cela j'aurai ma fausse barbe...

D. JUAN.

Et la chaloupe ?

ALVAR.

Elle est préparée.

D. JUAN.

Fort bien. Mon plan, pour l'enlèvement de l'enfant, offroit d'abord quelques difficultés. Son entière exécution eut peut-être exigé l'emploi de la violence, j'aime mieux pouvoir m'en passer. Par un bonheur, auquel je ne devois pas m'attendre, le hasard

me fournit un expédient qui lève tout obstacle. Ecoute ce que Jean-de-Calais écrit à Constance, dans un billet que je viens d'intercepter. (*Il lit.*) « Ma chère Constance, j'étois si troublé » tantôt, en te quittant, que j'ai oublié de te recommander de » bien veiller sur notre petit Alphonse. Je t'avoue que je ne le » crois pas en sûreté auprès de toi. » (*En souriant à Alvar.*) Il est pénétrant. (*Il lit.*) « Il importe tant aux intérêts du plus... » (*à Alvar.*) Ces marins ont des expressions !... (*Il reprend.*) « Il importe tant aux intérêts du... de D. Juan, de se défaire de » lui, que je ne puis surmonter la crainte qui me tourmente. Fais- » moi donc savoir si tu ne pourrais pas trouver un moyen de » m'envoyer ce cher enfant... » (*A Alvar.*) Suivent des assurances de tendresse pour Constance, et force imprécations contre moi. La façon particulière dont ce billet étoit plié, lui tenoit lieu de cachet ; mais j'en ai su deviner le secret.

(*Il replie le billet en lui donnant la forme qu'il devoit avoir auparavant.*)

ALVAR.

En effet, seigneur, je vois que ce billet facilitera singulièrement notre opération.

D. JUAN.

Voilà pour l'enfant, mais il faut encore me débarrasser de Jean-de-Calais.

ALVAR.

De Jean-de-Calais ? Vous présumez donc que le Roi refusera de souscrire à l'avis du conseil ?

D. JUAN.

Qu'il y souscrive ou non, tant que cet enfant et son père existeront, je ne puis être tranquille. N'a-t-on pas aussi tenté de me séduire par l'offre de l'abandon que Constance est prête à me faire de tous ses droits, si l'on confirme son mariage avec cet audacieux marin. Cet abandon ne seroit qu'illusoire. Les Portugais verroient toujours en elle la fille de leur Roi, et même à leurs yeux les droits de son fils paroïtroient encore plus légitimes que les miens. Delà des divisions intestines, de longues et sanglantes dissensions ; il faut les éviter. Le repos de l'Etat exige le sacrifice que je veux consommer cette nuit même ; tu vois donc qu'en me servant, mon cher Alvar, c'est aussi ton pays que tu sers.

ALVAR.

Mais il restera la Princesse.

D. JUAN.

Une fois seule contre moi, ou Constance sera forcée de m'accorder sa main, ou... Commençons toujours par son fils et son époux. Mais il faut agir avec une extrême prudence. Il faut que Jean-de-Calais paroisse s'être perdu lui-même ; il faut qu'on puisse dire : Jean-de-Calais renonçant à sa femme, qu'il savoit bien ne pouvoir garder, a pris le parti d'enlever au moins son fils, et pour mieux assurer sa fuite, il a laissé son vaisseau, son équipage, et il est parti seul avec cet enfant.

ALVAR.

Je vous comprends, seigneur, n'entendant plus parler d'eux, on dira qu'apparemment ils auront péri quelque part dans leur route.

D. JUAN.

Justement.

SCÈNE IV.

Les Précédens, RUSTAN.

D. JUAN.

Où est ton monde ?

ALVAR.

A deux pas, dans le jardin.

RUSTAN, *paraissant dans le fond.*

Oh ! oh ! écoutons.

(D. Juan se retourne et Rustan rentre rapidement dans la coulisse.)

ALVAR, à D. Juan qui regarde autour de lui.

Personne, seigneur ; poursuivez, je vous écoute.

D. JUAN.

J'avois cru entendre... *(baissant la voix)* Prends ce papier, rejoins tes gens et amène-les dans cette galerie, non pas tous, cela sembleroit étrange. Moi, je me charge de faire venir Constance. Quelqu'un qui ne lui sera pas suspect va la prévenir que des matelots, porteurs d'une lettre de son mari, voudroient la lui remettre secrètement, ayant en même temps à lui parler de choses qui ne sont pas dans la lettre. Elle viendra, je n'en fais point de doute. *(Rustan reparoit et D. Juan continue.)* Tu l'effrayeras sur les dangers que son enfant court dans le palais, tu lui diras qu'on a la certitude que D. Juan doit le faire enlever cette nuit même.

ALVAR.

J'entends, seigneur, elle nous remettra l'enfant, et..

RUSTAN, à part.

Les coquins !

D. JUAN.

C'est cela, les coquins s'en empareront, et tandis que l'un d'entre eux ira le déposer dans l'endroit que je t'ai dit, toi et le reste de ton monde, vous vous rendrez à la porte de l'auberge du Vaisseau Amiral, où je sais que loge Jean-de-Calais. Votre déguisement, dans l'obscurité de la nuit, trompera facilement les gens de l'auberge. Averti par eux que quelques-uns de ses matelots le demandent au-dehors, Jean-de-Calais n'hésitera pas à se rendre auprès de vous. Saisissez-vous de lui, interceptez sa voix, garrottez-le et entraînez-le dans la chaloupe.

ALVAR.

Voilà ce qui n'est pas tout à fait aussi facile.

D. JUAN.

Vous êtes douze.

ALVAR.

Et il sera seul, vous avez raison.

D. JUAN.

Et puis , il ne s'agit pas de le combattre.

ALVAR.

Non , il ne faut qu'adroitement... Allons , nous sommes assez forts.

D. JUAN.

Quand vous le tiendrez dans la chaloupe...

ALVAR.

Oh ! le reste est une bagatelle.

D. JUAN.

La plus forte récompense vous attend au retour , si vous m'apportez la certitude que mon odieux rival ne reparoitra jamais.

ALVAR.

Comptez sur moi , seigneur.

D. JUAN.

Quant à l'enfant , dès qu'il sera en lieu sûr , j'aurai tout le loisir de décider de sa destinée. Va chercher ton monde et achever ton déguisement. Je vais faire ensorte que Coustance ne tarde pas à venir vous trouver. (*Au moment qu'il fait pour sortir, Rustan rentre dans la coulisse.*) Songe , mon cher Alvar , que c'est un trône que tu vas assurer à celui qui ne croira jamais payer assez cet important service.(*Il sort par la droite, Alvar court à la porte du fond et fait quelques pas dans le jardin , où il paroît appeler quelqu'un.*)

SCENE V.

RUSTAN , *reparaissant.*Non , infâmes scélérats , Jean-de-Calais ne sera pas seul quand vous l'attaquerez. Courons promptement... Mais , que dis-je ? et son enfant , grand dieu ! Si j'avertis hautement la Princesse du piège qu'on lui tend , je me perds , je la perds elle-même , et je me mets dans l'impossibilité d'aller défendre son époux. Ah ! les voilà , les coquins ! (*On aperçoit à travers la porte Alvar entouré de ses faux matelots.*) En effet , ne les prendroit-on pas pour des matelots de Jean-de-Calais ? Infernale ruse !... Eh mais , avec mon habit semblable aux leurs , ne puis-je pas , en me plaçant dans l'ombre , rester à portée de les observer et de les entendre ? et qui sait... oui , avant d'aller à Jean-de-Calais , tâchons de découvrir au moins en quel lieu l'on se propose de cacher son fils. Les voici.(*Il jette son manteau et reste en matelot. Alvar et quatre ou cinq faux matelots entrent. Rustan se cache un instant , et on le revoit se mêler avec eux quand ils sont entrés.*)

SCENE VI.

RUSTAN , ALVAR , quatre ou cinq faux Matelots.

ALVAR , *qui a quitté son manteau et mis une fausse barbe.*

Doucement , mes amis. N'ayez point la démarche si leste , les manières si décidées. Tâchez de vous donner l'air de bonnes

gens ; oui , cet air de pauvres matelots qu'une journée laborieuse a beaucoup fatigués. Vous me laisserez parler seul , et quand nous aurons l'enfant , que l'un de vous l'emporte sur-le-champ et courre le déposer. (*Il s'interrompt pour écouter vers la droite.*)

RUSTAN , à part.

Où ?

ALVAR , écoutant.

Chut ! je vous le dirai. J'entends , je crois... Oui , mes amis , c'est la Princesse , et justement le petit est avec elle. Il ne peut nous échapper ; ainsi il faudra l'aller cacher...

(*Il achève si bas qu'il ne peut être entendu que de ceux qui sont le plus près de lui.*)

RUSTAN , qui a vainement écouté.

Allons , je ne pourrai savoir...

SCENE VII.

Les Précédens , CONSTANCE , ALPHONSE.

CONSTANCE , avec empressement.

Qu'est-ce , mes amis ? Vous m'apportez , dit-on , une lettre...

ALVAR.

Oui , madame , la voici.

CONSTANCE.

Ah ! voyons. (*Tandis qu'elle déplie la lettre.*) Mais comment avez-vous fait pour pénétrer jusqu'ici ? je crains...

ALVAR.

Rassurez-vous , madame. Quelqu'un qui veut du bien à Jean-de-Calais a su nous introduire , et nous avertira , s'il en est besoin.

CONSTANCE , à part , regardant les faux matelots , en dépliant la lettre.

Aucun de ces visages... Mais je ne les connois pas tous. (*portant les yeux sur la lettre.*) Allons , c'est bien son écriture ; lisons. (*Elle lit bas.*)

ALVAR , à part.

Son attention à nous considérer m'a fait tr...

RUSTAN , à part.

Si je pouvois passer de son côté... (*Il paroît hésiter , lorsqu'un des faux matelots passe de l'autre côté de Constance.*) Impossible ! cet autre a pris ma place !

CONSTANCE.

Qu'ai-je lu ! (*vivement à son fils.*) Eh quoi ? cher enfant , ton père tremble pour ta sûreté auprès de moi !

ALPHONSE , effrayé.

Que dis-tu donc , maman ?

CONSTANCE , à elle-même.

Il me conseille... Mais non , mon époux a pris trop promptement l'alarme.

ALVAR.

Madame , je ne sais ce que notre commandant vous écrit ,

mais voici ce qui s'est passé. Il m'avoit chargé de cette lettre, et je devois venir seul vous l'apporter, lorsqu'un homme, que je ne connois pas, arrive, le tire à l'écart et lui dit quelques mots à l'oreille; aussitôt Jean-de-Calais, furieux, appelle quelques-uns de ses matelots pour m'accompagner. Allez, nous dit-il, allez promptement, remettez ma lettre à Constance, et dites-lui qu'elle n'hésite pas un instant à suivre le conseil que je lui donne, c'est cette nuit même qu'on doit lui enlever son fils.

CONSTANCE.

Grand dieu! eh! croit-il que notre enfant sera plus en sûreté... Quel parti prendre, ô ciel!

ALVAR.

Votre époux, madame, nous a bien recommandé de lui ramener cet enfant.

CONSTANCE.

Non, je ne puis me résoudre... Je veux aller parler au Roi, lui dénoncer cet infâme complot...

ALVAR.

Démarche inutile, madame. Car, qui accuserez-vous? D. Juan, sans doute; mais les preuves? où seront-elles? Vous ignorez les moyens, vous ne savez pas d'où le coup doit partir; si ce n'est cette nuit, c'est demain, dans quelques jours que vous en serez accablée. Donnez, donnez-nous votre fils, votre époux le demande, et c'est en effet le parti le plus prudent.

CONSTANCE.

Cher enfant! il faut donc nous séparer! Et pour combien de temps, hélas!

ALPHONSE.

Maman, je ne veux pas aller avec eux.

ALVAR.

Venez, mon petit ami, venez, votre père vous attend. Si nous retournions sans vous, il seroit homme à s'exposer lui-même..

CONSTANCE, *vivement.*

Ah! qu'il se garde bien... (*serrant en pleurant son fils dans ses bras.*) Mon cher Alphonse!

RUSTAN, *à part.*

Malheureux père! et je ne puis...

ALVAR.

De grâce, madame, le temps s'écoule...

(*Il prend l'enfant; Constance le retient encore et le laisse aller avec peine.*)

ALPHONSE, *se débattant dans les bras d'Alvar.*

Non, non, je veux rester avec maman.

CONSTANCE, *tendant les bras pour l'embrasser.*

Mon fils!

(*Alvar, pour éviter ce mouvement, donne rapidement l'enfant à son voisin; celui-ci le passe à un autre, auquel Rustan l'enlève aussitôt.*)

ALPHONSE, *criant.*

Maman! maman!

RUSTAN, *lui posant la main sur la bouche.*

Si tu cries, tu es mort.

ALVAR, à Rustan.

Bien, c'est cela.

CONSTANCE, à elle-même.

Ce cher enfant! (*Elle reste absorbée.*)

ALVAR, à Rustan qui emporte l'enfant.

Camarade, tu sais l'endroit sans doute...

RUSTAN, sortant par la porte du fond.

Parbleu! si je le sais! (*Il disparaît.*)

ALVAR, bas à l'un des siens.

Reste Jean-de-Calais; allons vite.

CONSTANCE, sortant de son accablement.

Ah! mes amis, songez que c'est ma vie que je vous abandonne!

ALVAR.

Plus d'inquiétude, madame. Votre fils est sauvé! maintenant nous courons auprès de votre époux. (*Aux siens.*) Dépêchons-nous, camarade. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, D. JUAN, ensuite un Officier.

CONSTANCE, à elle-même.

Il est sauvé, disent-ils, et cependant j'éprouve un saisissement... Non, je ne leur ai point assez parlé, je devois leur demander... (*se retournant vivement.*) O ciel! D. Juan! Restons et tâchons de savoir si cette cruelle séparation étoit nécessaire.

D. JUAN, à part en entrant.

Voyons si la ruse a réussi. (*Haut.*) Madame, votre fils n'est donc point avec vous?

CONSTANCE.

A quoi bon cette question, seigneur?

D. JUAN.

Il m'a semblé de loin entendre ses cris; ils paroissent venir de cette galerie. J'arrive, je vous trouve et ne vois pas cet enfant, voilà ce qui m'étonne.

CONSTANCE.

Cela vous étonne, seigneur! Je m'étonne bien plus de l'intérêt que vous y prenez. Que vous importe que mon fils soit ou ne soit pas avec moi?

D. JUAN, à part.

A merveille! Elle dissimule, poursuivons. (*Haut.*) Madame, j'ai fait plus qu'entendre, j'ai vu.

CONSTANCE, vivement.

Qu'avez-vous vu?

D. JUAN.

Des hommes qui m'ont paru sortir de ce lieu, et qui fuyoient à travers le jardin. J'ai cru distinguer aussi que l'un d'eux emportoit un enfant. Ne seroit-ce point le vôtre?

CONSTANCE.

Le mien? Sur quel fondement pouvez-vous croire?

D. JUAN.

Eh quoi, madame ? mon rapport ne vous cause pas plus d'allarmes ? Vous ne courez pas vous assurer que votre fils n'a point disparu ?

CONSTANCE.

Je suis tranquille, seigneur.

D. JUAN, à part.

Bon ? son erreur est complète, il faut l'y confirmer. (*Haut.*) Eh bien, madame, je devine les motifs de votre sécurité, vous êtes d'accord avec les hommes que je viens d'apercevoir. Vous venez de leur confier votre fils, qu'ils vont remettre à son père.

CONSTANCE.

Et quand cela seroit, D. Juan, qu'auriez-vous à dire ? Ne suis-je pas libre de disposer de mon fils ?

D. JUAN.

Sans doute. Aussi ce n'est point votre démarche, c'est son motif qui m'offense. J'y découvre avec peine l'opinion outrageante que vous avez conçue de moi. (*A part.*) Achéons de lui donner le change. (*Haut, et feignant de la colère.*) Madame, l'absence de cet enfant me fait injure, il faut qu'on le retrouve, il faut qu'on le ramène au palais.

CONSTANCE.

Non, D. Juan, je vois qu'il faut plutôt que je le laisse où il est.

D. JUAN, à part.

Fort bien ! c'est aussi mon intention. (*Voyant entrer un officier.*) Ah ! voilà... (*Allant à l'officier.*) Eh bien ? (*L'officier lui parle bas.*)

CONSTANCE, à part.

J'ai donc bien fait d'éloigner mon enfant ! Sortons et laissons D. Juan exhaler sa colère. (*Elle va pour sortir.*)

D. JUAN, avec joie, à l'officier.

Bon ! il est embarqué !

CONSTANCE, s'arrêtant.

Il est embarqué ! de qui parle-t-il ?

D. JEAN, à l'officier.

Il suffit, laissez-moi. (*L'officier sort.*)

CONSTANCE, se rapprochant.

Seroit-il indiscret, D. Juan, de vous demander de quel embarquement il s'agit ?

D. JUAN, dissimulant sa joie.

C'est vous qui me faites cette question, madame ! Mais vous en étiez prévenue, sans doute, Jean-de-Calais est parti.

CONSTANCE.

Jean-de-Calais est parti ! cela n'est pas possible.

D. JUAN.

Comment ! vous l'ignoriez ? Eh quoi, Jean-de-Calais vous aye votre enfant, il fait avec lui, et c'est pour vous aban-

donner ! voilà , certes , une admirable preuve de tendresse que vous donne là l'illustre époux que vous avez choisi.

CONSTANCE.

Mais comment êtes-vous certain...

D. JUAN.

Ne désespérons point encore cependant , je vais donner des ordres , je vais envoyer à la poursuite des deux chefs fugitifs , et bientôt... (*Il va pour sortir par la droite.*)

CONSTANCE , *vivement.*

Arrêtez , ce n'est point à vous , c'est au Roi qu'il appartient de donner de tels ordres , et c'est à moi de les solliciter.

D. JUAN , *voulant sortir.*

Non , non , je veux moi-même...

CONSTANCE.

Arrêtez , vous dis-je , ou je vais croire , si toutefois l'on vous a rapporté la vérité , qu'il étoit temps que mon époux et mon fils échappassent à vos perfides desseins.

D. JUAN , *doucement.*

Eh bien , je n'enverrai point à leur poursuite , je leur laisserai tout le temps de s'éloigner , et si vous ne les revoyez plus , ce ne sera pas moi que vous pourrez en accuser.

CONSTANCE , *à part.*

Tant de complaisance...

D. JUAN , *à part.*

La voilà loin maintenant de me soupçonner. (*à Constance en souriant.*) Je me félicite , Madame , d'avoir su trouver enfin un moyen de vous plaire. (*Il la salue et va pour sortir.*)

CONSTANCE , *l'arrêtant.*

Un moment , D. Juan. Votre sourire de satisfaction... Quel est donc le malheur qui vient de m'arriver ?

D. JUAN.

Ne vous l'ai-je pas dit , Madame ? Jean-de-Calais vous abandonne. C'est pour vous un malheur sans doute , mais vous devez penser que je ne puis m'en affliger autant que vous. (*il sort.*)

SCENE IX.

CONSTANCE.

De quel effroi je me sens glacer ! Cet air ironique de D. Juan... cet officier qui est venu lui parler bas... leur intelligence... Il y a là-dessous un mystère... affreux peut-être ! Il me faut sortir de cette incertitude , je vais... (*Voyant entrer Isabelle.*) Isabelle !

SCENE X.

CONSTANCE , ISABELLE , *arrivant en désordre.*

CONSTANCE.

D'où vient donc , ma bonne amie , le trouble ou je te vois ?

Jean.

ISABELLE.

Ah ! Madame... je respire à peine... Votre fils...

CONSTANCE, *avec effroi.*

Eh bien , mon fils ?

ISABELLE.

Il est sauvé.

CONSTANCE.

Je le sais. Ensuite ?

ISABELLE.

Non , chère Princesse , vous ne le savez pas. Il est sauvé , mais c'est des mains barbares auxquelles vous l'aviez confié.

CONSTANCE.

Que dis-tu ? ces matelots. . .

ISABELLE.

Étoient des assassins.

CONSTANCE.

Grand dieu !

ISABELLE.

Oui , Madame , des scélérats envoyés par D. Juan.

CONSTANCE.

Et mon fils , où est-il ?

ISABELLE.

Il est chez moi , rassurez-vous.

CONSTANCE.

O bonheur ! Mais comment as-tu découvert...

ISABELLE.

Je traversois le jardin , quand je vois accourir à moi ce matelot si dévoué à votre époux , le brave Rustan , tenant votre fils dans ses bras. Il le place aussitôt dans les miens , me raconte précipitamment et avec trouble comment il l'a sauvé du plus affreux danger , puis il ajoute : « Madame , achevez mon ouvrage , veillez sur cet enfant ; je cours à son père. » A ces mots , il disparoit ; je veux le rappeler , il étoit déjà loin.

CONSTANCE.

Il courroit à mon époux ! (*Elle réfléchit tandis qu'Isabelle continue.*)

ISABELLE.

Alors mon premier soin a été de mettre ce cher enfant à l'abri de toute recherche , et d'appaiser ses pleurs. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je suis parvenu à le calmer , et que j'ai pu le quitter pour venir vous apprendre cet événement.

CONSTANCE.

Et pendant ce temps-là , Rustan courroit à mon époux ! Il craignoit donc aussi pour lui ? . . . Juste ciel ! seroit-ce là le sens mystérieux des discours de D. Juan ?

SCENE XI.

Les Précédens, INÈS.

INÈS, *entrant précipitamment.*

Madame, quelqu'un du palais, qui revient du port en ce moment, raconte qu'il a vu une grande rumeur parmi les matelots de votre époux. Il s'est informé de ce qui l'occasionnoit, on lui a répondu que la moitié de l'équipage venoit de partir sous la conduite de Rustan pour aller à la recherche de Jean-de-Calais, que des brigands avoient surpris à la porte de son auberge,

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? (*à Isabelle.*) Ah ! ma chère amie, plus de doute, un complot infernal... un piège abominable... Viens, suis-moi, courons implorer le secours de mon père, qu'il envoie aussitôt... (*avec désespoir.*) Malheureuse ! malheureuse ! il sera trop tard ! (*Elle sort éperdue, et Isabelle la suit*)

SCENE XII.

INÈS, JEAN-DE-CALAIS.

(*Inès va pour sortir aussi, mais elle s'arrête tout à coup pour écouter.*)JEAN, *parlant du dehors.*

Les coquins ! les misérables !

INÈS.

Eh ! mon dieu, n'est-ce pas sa voix que je viens d'entendre ? Je ne me suis pas trompée, le voilà.

JEAN, *entrant par la porte du fond.*

Mille bourasques ! il faut que l'on me tue ou que j'obtienne ici justice.

INÈS, *s'approchant.*

Dois-je en croire mes yeux ?

JEAN.

Ah ! c'est toi, ma bonne Inès ? Où est mon fils ?

INÈS.

Il est en sûreté chez la Duchesse.

JEAN.

Fort bien. Et ma femme ?

INÈS.

Elle vient de passer chez son père. Ah ! quelle sera sa joie ! Je vais...

JEAN.

Oui, va, cours lui dire que je suis ici. — Non, attends, il ne faut pas encore que son père... Non, je veux lui parler auparavant, et convenir avec elle de la manière dont nous y prendrons pour confondre son abominable cousin. Les scélérats ! infâme D. Juan !

INÈS.

Comment étiez-vous donc tombé en leur pouvoir.

JEAN.

Comment, ventrebleu ! Tu penses bien que ce n'est pas

la force qui m'a vaincu ; mais ce qui me fait enrager , c'est de n'avoir pas aperçu le piège , et de m'être laissé prendre comme un enfant ! Que diable aussi , pouvois-je penser , en voyant ces matelots... Moi , je vais bonnement à eux , je leur tends la main comme un sot : houp ! voilà vingt bras qui m'assaillent en même - temps , m'euveloppent , me serrent , me chargent de liens ; on me bâillonne , on m'emporte , on me jette dans une chaloupe , et les coquins y sont avec moi !

INES.

Et vous avez pu leur échapper !

JEAN.

Quand la chaloupe ent vogué quelque temps , j'en entends un qui dit aux autres : « N'allons pas plus loin , il faut en finir ici. » Alors ils ont tiré leurs poignards...

INES.

O mon dieu !

JEAN.

Enfin , c'étoit fait de moi , si le brave Rustan , je ne sais par quel prodige , n'étoit tombé là comme des nues , avec plusieurs de mes matelots. Corbleu , c'étoit un vrai plaisir de voir faire cet intrépide ami ! Oh ! que n'avois-je les bras libres ! je ne lui aurois pas laissé ma part du régal qu'il se donnoit , en faisant sauter à la mer cette bande d'assassins !

INES.

Où est-il , ce bon Rustan ?

JEAN.

Je l'ai laissé au port. Il ne sait pas que je suis ici , car il m'auroit peut-être empêché d'y venir.

INES.

En effet , je crois aussi qu'il est imprudent que vous y restiez. Si D. Juan vous surprenoit !

JEAN.

D. Juan ! Est-il en son pouvoir de m'empêcher de parler au Roi , son maître ?

INES.

Et s'il vous faisoit arrêter avant que le Roi...

JEAN.

Mé faire arrêter ! je ne lui conseille pas. Avant qu'on puisse m'arracher de ces lieux , le Roi pourroit m'entendre encore ; mès cris accusateurs , frappant les voûtes du palais , iroient retentir jusqu'à son oreille , et lui dénoncer son neveu comme un infâme assassin.

SCENE XIII.

Les Précédens, RUSTAN.

RUSTAN, paroissant dans le fond.

Plus bas , Jean-de-Calais !

INES, effrayée.

O ciel !

JEAN.

Eh ! c'est toi , mon cher Rustan.

RUSTAN, *s'approchant.*

Plus bas douc ! (à Inès.) Inès , va trouver ta maîtresse , et dis lui qu'il faut que je lui parle.

INÈS.

J'y cours. (Elle sort.)

SCENE XIV.

JEAN-DE-CALAIS , RUSTAN.

RUSTAN.

Imprudent , que viens-tu faire ici ?

JEAN.

Parbleu , je viens voir ma femme , et accuser D. Juan.

RUSTAN.

C'est peu d'accuser , il faut prouver. Tu ne sais donc plus ce que dit D. Juan ?

JEAN.

Tu me l'as raconté. Eh bien , me voilà pour le démentir. Dès que le Roi sera convaincu de son crime , il n'hésitera pas à le punir , j'espère.

RUSTAN.

Je le pense de même. Mais tes preuves , encore une fois ? J'en ai , moi , et elles ne sont pas loin ; à deux pas , là , dans le jardin , tes matelots retiennent certain prisonnier... Crois-moi , va les trouver , ils sont dans la grande allée à gauche. Sors bien vite , et laisse-moi faire.

JEAN.

Et tu prétendras peut-être encore , homme bizarre , que je ne te dois rien !

RUSTAN.

Deviens heureux ; alors nous compterons et nous verrons quel est celui de nous deux qui redoit à l'autre ; mais en ce moment il faut que tu t'en ailles.

JEAN.

Mais dis-moi donc auparavant , toi , le sauveur de mon fils , le mien deux fois dans cette journée , toi que je suis tenté d'appeler mon génie tutélaire , qui es-tu enfin ?

RUSTAN.

Je n'ai pas le temps de t'expliquer... Sors.

JEAN.

Non , je ne sors pas que tu n'aies satisfait à ma question.

RUSTAN.

Eh bien , puisque tu le veux absolument , apprends que c'est à toi que je dois l'honneur qui est bien plus que la vie. Nous parlions hier de ce malheureux dont le corps sans sépulture excita ta pitié dans l'île de Lobos , c'étoit mon père.

JEAN.

Ton père !

RUSTAN.

Apprends aussi que si je t'ai suivi partout, c'est que j'ai fait fait alors le serment de consacrer dix ans de ma vie à te prouver ma reconnaissance. Sortiras-tu maintenant ?

JEAN.

Le singulier homme !

(Il saute au son de Rustan , l'embrasse sans dire mot , et sort précipitamment.)

RUSTAN , regardant vers la coulisse,

Il est, ma foi, sorti à temps : c'est D. Juan qui vient avec le Roi. Allons parler à la Princesse (il sort par la droite.)

SCÈNE XV.

LE ROI, D. JUAN.

LE ROI.

Oui, D. Juan, je viens d'envoyer à la recherche de Jean-de-Calais et de son fils. Puisse-t-on les retrouver et savoir enfin la vérité.

D. JUAN.

La vérité, Sire ? Je vous l'ai dite.

LE ROI.

D'accord, mais il n'est pas possible, je le pense du moins, que vous ne connoissiez toutes les circonstances. Au reste, j'aime à croire que ma fille est dans l'erreur. Son accusation vous charge d'un crime trop odieux pour que je puisse l'admettre sans preuves.

D. JUAN.

Je pardonne à Constance ses soupçons injurieux ; son erreur est naturelle, la prévention l'avengle, et la haine qu'elle me porte...

LE ROI.

C'est votre faute, D. Juan. Au lieu d'attendre du temps et de vos soins assidus que Constance puisse vous voir un jour d'un œil plus favorable, vous employez la menace, vous parlez ouvertement de vos desseins sur elle, vous jetez l'effroi dans son âme, et semblez prendre à tâche d'accroître encore son aversion pour vous.

D. JUAN.

Sans doute il me falloit, pour lui plaire, favoriser de tout mon pouvoir sa passion insensée pour cet aventurier qu'elle auroit voulu vous faire adopter pour fils et pour successeur !

LE ROI.

D. Juan, s'il faut que je vous dise mon sentiment, je n'étois pas éloigné de reconnoître pour gendre l'homme brave, honnête et généreux à qui je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon enfant chéri.

D. JUAN.

Quoi, Sire, au mépris des intérêts de l'État, vous auriez souffert...

LE ROI.

L'État, dans votre sens, c'est vous seul; dans le mien, ce sont tous mes sujets. Je n'aurois donc blessé que vos intérêts et non ceux de l'État.

D. JUAN.

Sire, je vois venir votre fille, daignez la faire expliquer devant moi, vous m'entendrez répondre à son accusation, et vous ne douterez plus...

SCENE XVI.

Les Précédens, CONSTANCE, ISABELLE, tenant ALPHONSE *caché derrière elle*, RUSTAN, Officiers et Gardes.
CONSTANCE, *se retournant vers la coulisse.*

Entrez tous. (*Les officiers et les gardes entrent, et Constance.*)
Mon père, c'est publiquement cette fois, c'est devant toute votre cour que j'accuse D. Juan.

D. JUAN.

Que voulez-vous dire, Madame?

LE ROI.

Parle, ma fille, quel est son crime?

CONSTANCE.

Celui d'un assassin.

LE ROI.

Un assassin! grand dieu!

D. JUAN.

Moi, Madame?

CONSTANCE.

Oui, D. Juan, toi-même, et voilà l'une de tes victimes. (*Elle prend Alphonse par la main, et le présente au Roi.*)

D. JUAN, *à part.*

Son fils! comment a-t-il échappé?

LE ROI, *caressant l'enfant.*

On auroit attenté à la vie de ce cher enfant?

CONSTANCE.

Ainsi qu'à celle de son père. (*à Rustan.*) Rustan, allez... (*au Roi.*) Oui, sans le secours le plus inespéré, ils périssent tous deux. (*Rustan est sorti par la porte du fond.*)

D. JUAN.

Sire, c'est une affreuse calomnie. Ou sont les preuves que Jean-de-Calais n'a point disparu volontairement? Ou sont celles que les matelots qui ont enlevé son fils, n'étoient pas les siens?

SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Précédens, JEAN-DE-CALAIS, ensuite RUSTAN, ALVAR *en matelot*, et plusieurs Matelots de Jean-de-Calais.

JEAN, *criant du fond en entrant.*

Les miens! non ventrebieu!

D. JUAN , à part.

Juste ciel!

LE ROI

Que vois-je ?

JEAN.

Les miens ! s'il en est parfois de cette espèce sur mon bord , ils vont à fond de cale.

CONSTANCE , courant à Jean-de-Calais.

Cher époux !

D. JUAN.

Sire , tout ceci n'est qu'imposture , et rien de ce que vous voyez ne prouve encore...

LE ROI.

Eh quoi , tu peux...

JEAN.

Il a raison , et voilà ce que j'appelle faire bonne manœuvre par un gros temps ; mais voici un coup de vent qui va le mener à la dérive. (*Se retournant vers le fond.*) Allons , allons , arrivez. (*Les matelots de Jean-de-Calais amènent Alvar.*)

D. JUAN , à part.

Alvar en leur pouvoir ? je suis perdu.

JEAN , arrachant la fausse barbe d'Alvar.

Sire , souffrez que je vous présente un matelot du corsaire D. Juan.

ALVAR , tombant aux genoux.

Ah ! Sire , j'implore votre clémence ! force d'obéir à D. Juan..

LE ROI , le repoussant.

Il suffit. Gardes , vous me répondez de D. Juan. (*D. Juan fait un mouvement pour sortir.*) Arrête. Que ton juste châtiment commence , en apprenant mon immuable volonté. (*à Constance.*) Ma fille , tu ne me quitteras plus. Je veux dès demain , par un acte solennel , faire reconnoître ton mariage avec Jean-de-Calais , ton fils sera le mien , je veillerai sur son enfance avec toute la sollicitude d'un père. Mon trône et l'amour des Portugais seront son héritage.

D. JUAN , à part.

O supplice !

CONSTANCE , au Roi , montrant Rustan.

Mon père , voilà celui qui me les a rendus.

LE ROI.

Il est donc aussi le sauveur de ma fille. Brave homme , je ne l'oublierai pas.

JEAN , à Rustan.

Mon cher Rustan ! eh bien , je suis heureux !

RUSTAN , lui serrant la main.

Je suis donc enfin quitte envers toi.

FIN.

BIBL. - CASANATENSE

154,812

Digitized by Google